RECONSTRUIRE LES ÉGLISES

III

Formes de l'Architecture religieuse moderne

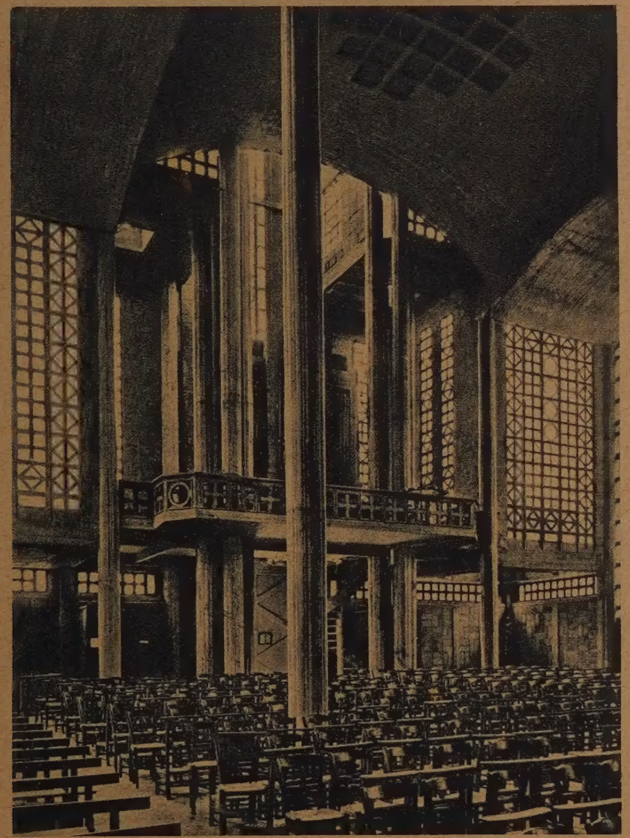


Photo Chevojon

Cahiers de
L'ART SACRÉ

10

Décembre 1946

L'ART SACRÉ

Revue mensuelle

Fondée en 1935 par G. Mollard, J. Pichard et L. Salavin

dirigée par les RR. PP. Couturier et Régamey, dominicains.

Depuis la Libération, L'ART SACRÉ a publié deux séries de Cahiers :

1re Série :

I. *Reconstruire les églises.* I. *L'esprit et les principes. L'Eglise dans la Cité (épuisé).*

II. *Peintures romanes françaises (épuisé).*

III. *Œuvres nouvelles et artistes nouveaux* (1939-1945) *(épuisé).*

IV. *Reconstruire les églises.* II. *Le plan de l'église et du centre paroissial,* 32 pages, 40 fr.

On poursuit dans ce cahier la mise au point du programme architectural de l'église moderne : comment se traduisent dans l'espace les exigences des fonctions que l'église doit assurer ; — avantages et inconvénients des principaux partis que l'on peut adopter ; — centre paroissial.

2e Série :

V. *L'éclairage des églises,* 32 pages, 60 fr.

VI. *Problèmes de Musique sacrée,* 48 pages, 90 fr.
Cahier publié sous la direction du R. P. François Florand, avec la collaboration de Yves Baudrier, Emile Damais, Norbert Dufourcq, Daniel Lesur, F. Raugel, Roland-Manuel, Marina Scriabine, Boris de Schlœzer.

VII. *Tendances actuelles de l'art chrétien,* 48 pages, 90 fr.

VIII. *Points de vue actuels sur l'art ancien,* 32 pages, 60 fr.

IX. *L'éducation artistique du clergé,* 32 pages, 60 fr.
Pour la première fois et d'une manière synthétique, les principes d'une formation artistique dans les séminaires sont exposés en cet ouvrage, grâce auquel un progrès considérable pourra être accompli.

X. *Reconstruire les églises.* III. *Les formes de l'architecture religieuse moderne,* 48 pages, 90 fr.

Prix de souscription à ces cahiers : 360 francs

ABONNEMENTS A DATER DE JANVIER 1947

Douze numéros de 32 pages (en 8 fascicules de 48 p.) abondamment illustrés en héliogravure :

France : 600 francs — Étranger : 700 francs

VOYEZ PAGE 47 LE PROGRAMME D'ACTION POUR 1947

"L'Art Sacré" est un des organes du Centre de Pastorale Liturgique

(ainsi que "La Maison-Dieu")

"L'Art Sacré" est complété par deux collections :

NEFS ET CLOCHERS

Ce sont des brochures abondamment illustrées, accompagnées d'un plan :

Petites monographies des églises françaises

Elles se proposent de rendre sensible au grand public des touristes et des fidèles le témoignage artistique, humain et sacré que portent ces églises. En même temps, elles seront un guide pratique et, pour les historiens et archéologues, une documentation.

Chaque édifice intéressant, ancien ou moderne, fera l'objet d'une plaquette vendue séparément. Les églises d'une même région pourront être réunies dans un emboîtage spécial, avec carte-répertoire et index des artistes.

La collection est publiée sous la direction de M. François Mathey.

PARUS :

Vézelay, par l'abbé M. **Morel**, 20 fr.
S. Germain des Prés, par L. **Grodecki**, 20 fr.
S. Gervais, par B. **Champigneulle**, 20 fr.
S. Thomas d'Aquin, par Colette **Maynial**, 20 fr.
S. Germain l'Auxerrois, par R. A. **Weigert**, 20 fr.
S. Médard, par Marc **Thibout**, 20 fr.
S. Louis des Invalides, par P. du **Colombier**, 20 fr.
S. Etienne du Mont, par Yvan **Christ**, 20 fr.

PARAITRONT PROCHAINEMENT :

La Madeleine, par R. A. **Weigert**.
S. Joseph des Carmes, par Jacques **Vanuxem**.
S. Séverin, par Jean **Verrier**.
S. Sulpice, par Louis **Chéronnet**.
S. Eustache, par Michel **Ranjart**.
La Sainte-Chapelle, par Denise **Jalabert**.
S. Roch, par Jacques **Dupont**.
Le Sacré-Cœur, par Raymond **Cogniat**, etc.

Paraîtront ensuite les églises de l'Oise, de l'Alsace, de l'Auvergne

Demandez le prospectus spécial aux ÉDITIONS DU CERF

29, Boulevard de Latour-Maubourg, Paris-7e

L'ART ET DIEU

Cette collection publiera des études trop développées pour paraître dans la revue

PARU :
François **Florand**, O.P. — **L'œuvre d'orgue de J.-S. Bach.** Préface de Marcel **Dupré.**

En préparation :
Pie **Régamey**, O. P. — **Le Sens chrétien dans l'art.**



Eglise de Brançion (S.-et-L.), XIIe siècle.

EN TÊTE DE CE CAHIER, CES FORMES SINCÈRES ET PURES, COMME, POUR LA JUSTESSE DES VOIX, UN COUP DE DIAPASON.

VA-T-ON RATER LA RECONSTRUCTION DES ÉGLISES ?

Au point de vue artistique, on l'a ratée après 1918.

Certes, le dévouement, l'ingéniosité, le sacrifice de ceux qui en ont alors assumé les charges (nous songeons surtout à l'Œuvre de Secours aux Eglises dévastées et au Groupement des Eglises dévastées) ont merveilleusement réussi en leur ordre. Mais, *au point de vue de l'art*, cette reconstruction, et la plupart des entreprises qui ont suivi, sont certainement des échecs.

Il ne pouvait guère en être autrement. Les responsables ne doivent donc pas prendre ombrage de constatations, sans lesquelles on va recommencer les mêmes erreurs (1).

L'architecture était, entre les deux guerres, dans une phase trop incertaine de son développement.

Quelques images, tout à l'heure, suffiront à l'évoquer.

Maintenant, l'état de l'art n'est, en général, pas meilleur. Mais il pourrait l'être.

Rares sont encore les architectes et les hommes responsables de la reconstruction des églises qui se posent seulement les problèmes de fond que l'église d'aujourd'hui met en cause. Mais de tels hommes, et en particulier de tels architectes, existent maintenant.

Rares sont encore les architectes qui exigent d'eux-mêmes la *vérité*, et qui l'obtiennent à force de logique, de réalisme et de courage, qui exigent d'eux-mêmes la *pureté*, et qui peuvent l'atteindre parce qu'ils ont retrouvé une conception saine de la construction, ainsi que le sens du volume, du rythme, des proportions, de l'échelle, de la modénature, parce qu'ils ont de la musique dans l'âme. Mais enfin de tels architectes se rencontrent aujourd'hui.

Des expériences ont été faites. Depuis 1920, on a répété assez souvent certaines erreurs (dont on ne pouvait pas ne pas être tenté au début), pour que maintenant on en éprouve un salutaire dégoût. On prend du recul, on juge à meilleur escient. On a mûri. Les lignes dans lesquelles le travail est sain se dégagent. Des prototypes, d'abord défectueux, s'amendent.

On pourrait donc aujourd'hui éviter les plus grosses fautes, réussir un assez grand nombre d'œuvres honnêtes, et même quelques excellentes.

Un petit groupe (2), où des tendances fort diverses sont représentées, s'est réuni pour réfléchir sur les formes caractéristiques que l'architecture religieuse a prises entre les deux guerres. Il poursuit son étude. Pour l'instant, nous pouvons en livrer ici quelques résultats.

C'EST SIMPLEMENT UNE PRISE DE CONSCIENCE DES VÉRITÉS LES PLUS ÉLÉMENTAIRES.

---

(1) En particulier, on ne voit guère comment le Groupement des Eglises dévastées aurait pu obtenir davantage. La loi laissant aux communes le choix des architectes et la conception des projets, le groupement ne pouvait que créer des comités techniques officieux, présenter des recommandations et des observations et, en fin de compte, il lui a fallu faire ce qu'il a fait, ou ne rien faire.

(2) Ont participé effectivement à ces études :

Dom Pierret, moine bénédictin, le R. P. Régamey ;
M. M. Grimal, président du Groupement des Eglises dévastées ;
MM. les architectes Pierre Barbe ; Gaston Bardet, secrétaire général de la Société française des Urbanistes ; Jean Courtot ; Roger Faraut ; Raoul François ; Paul Koch, chargé par le Ministère de la Reconstruction d'une enquête technique sur les problèmes que pose la reconstruction des églises ; Picot, maître de la Maison des Beaux-Arts ; Pierre Vago, rédacteur en chef de l'*Architecture d'aujourd'hui*.

C'est peu encore, et c'est déjà beaucoup. C'est peu, pour quiconque a depuis longtemps acquis ces certitudes. Celui-ci pensera que nous enfonçons dés portes ouvertes. Hélas! regardez ce que l'on construit dans la plupart des cas, et vous verrez que les évidences qui vous paraissent, comme à nous, le plus criantes, sont méconnues.

Ce qui devrait aller sans dire n'a pas encore été dit aux municipalités, aux prêtres, à tous ceux qui vont juger les plans. Le plus grand nombre des architectes le méconnaissent. Le petit dossier que nous livrons va, espérons-le, en faire un acquis banal.

Désormais, on aura un instrument de travail. Les personnes averties pourront s'en servir pour attirer l'attention des responsables de la reconstruction religieuse sur les errements les plus fréquents.

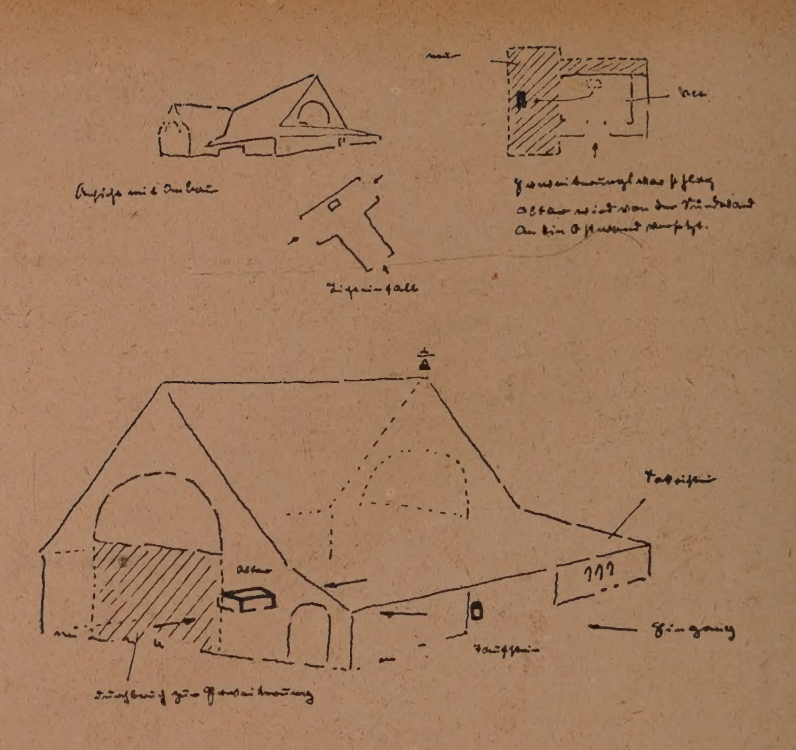
NOUS OSONS ESPÉRER QU'ICI OU LA, ON IRA JUSQU'A REMETTRE EN CAUSE, PENDANT QU'IL EN EST TEMPS ENCORE, DES PROJETS ARRÊTÉS, QUE L'ON RÉFLÉCHIRA DAVANTAGE SUR CE QUI RISQUAIT D'ETRE ADOPTÉ A LA LÉGÈRE, QUE L'ON SE DÉGOUTERA DE CERTAINES FORMULES AUXQUELLES ON SE COMPLAIT, QUE L'ON S'INQUIÉTERA, QUE L'ON S'OUVRIRA A UN ESPRIT DE VÉRITÉ ET DE PURETÉ!

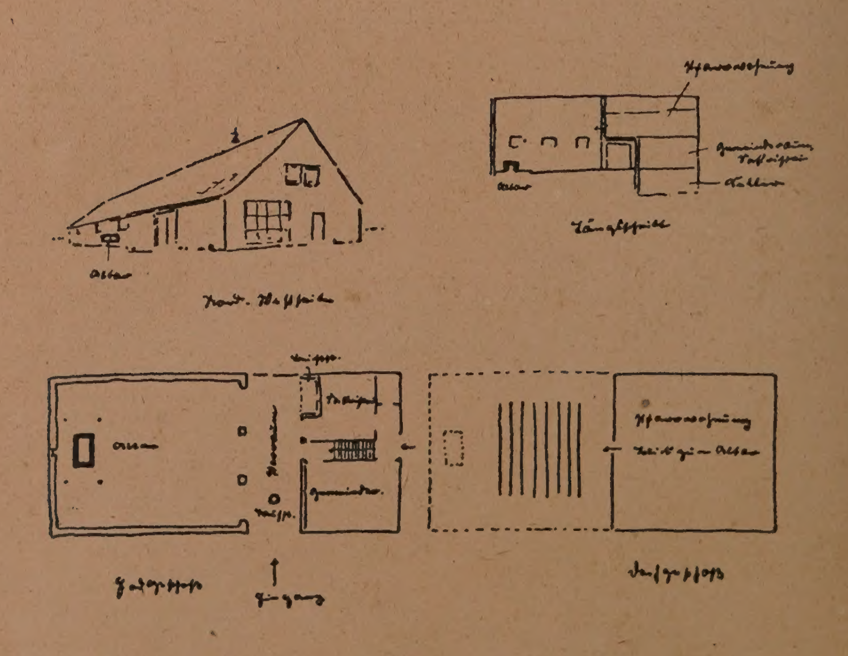


Ourscamps (Oise) cliché H. de Ségogne.

La parfaite "économie" des moyens.

(cf. p. 41 et 42)





(Extrait de " Betendes Werk, Ein Zeitbuch, heraugageben von Rudolf Schwarz ", Weskbund-Verlag, Wurzburg, 1938, p. 109-110.)

Voyez le texte p. 8, col. 2.

Les principaux problèmes

Avant de considérer les formes architecturales, il ous paraît nécessaire, au point où nous sommes rivés dans nos études, de poser d'une façon synthé- que les grands problèmes relatifs à l'église moderne. ous comprenons fort bien que la majorité de nos ntemporains, même occupés avec zèle à la recons- truction des églises, passent à côté de ces problèmes sans qu'ils s'en rendent compte : nous-mêmes, en effet, n'en avons pris conscience que peu à peu. Du moins lorsqu'on les a vus enfin, n'a-t-on plus le droit de les éluder.

1. LES PROBLÈMES PRÉALABLES.

Nous ne les évoquons que pour mémoire. Ils ne sont s de notre compétence. Ce sont les problèmes ordre *politique, administratif* et *financier.*

Nous devons cependant à leur sujet donner quél- ues indications importantes, disons même graves, ue nous tenons de bonne source :

Les églises appartiennent à tous et à personne. n droit, propriété des communes, elles devraient ivre le sort des bâtiments publics. En fait, les muni- palités ne prennent au sérieux cette fiction juridique ue négativement, pour lier les mains du clergé, et ositivement s'en désintéressent, malgré le vieil lage : « Donner et retenir ne vaut. »

Nous savons que le curé, par son action person- elle, fait souvent, vaille que vaille, avancer la achine, mais au prix de sacrifices, de cotes mal illées et de retards indéfinis. A-t-il toujours d'ail- urs, sinon les lumières, au moins les moyens pra- ques pour résoudre tant de questions complexes?

L'après-guerre 1918 a montré que l'empirisme cal limité à ses seules forces était impuissant, et a ntraint la hiérarchie catholique à organiser la restau- tion. Ce fut la tâche de l'Œuvre de Secours qui, par Groupement des Eglises dévastées qu'elle avait ndé, a relevé quatre mille églises, après avoir créé appareil administratif, juridique et financier qui est imposé même à la réticence des pouvoirs publics, uisqu'ils lui confièrent les églises classées, après oir obtenu un milliard de francs.

Dans un pays plus pauvre et plus divisé mainte- nt qu'après l'autre guerre, l'organisation s'impose us encore. On a donc demandé à l'Œuvre de Secours au Groupement des Eglises dévastées, qui avaient nservé leurs éléments essentiels d'activité, de prendre la tâche.

Mais la législation ne donne pas encore aux nistrés les moyens indispensables. Il a donc fallu courir, pour le présent, à des associations déclarées, n de grouper les édifices religieux sinistrés, de ésenter à l'État un front unique et, à défaut d'action ficielle, d'apporter une aide officieuse immédiate. s groupements départementaux d'Edifices reli- eux sinistrés, unis dans une Fédération Nationale, multiplient ainsi, sous cette impulsion, dans les ocèses les plus sinistrés. Il faut absolument qu'ils se néralisent.

Mais ce n'est là qu'une position d'attente. **Si l'on veut ne pas rater la reconstruction des églises, il faut, non seulement que le groupement spécialisé dispose des mêmes possibilités qu'après 1918, mais ait, en sus, une action plus effective sur les problèmes architecturaux.**

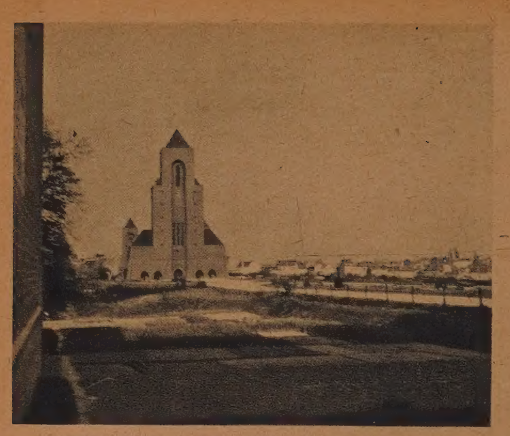
Pas plus qu'après l'autre guerre, il ne s'agit d'ins- taurer une dictature, mais seulement de vivifier la coopération, de manière à aiguiller et à renseigner toutes les bonnes volontés. C'est aux catholiques à l'obtenir, en se groupant étroitement dans une orga- nisation qualifiée qui a fait ses preuves.

Quant au choix de l'architecte, qui est pratique- ment la question principale, au point de vue artis- tique, on a grand lieu de craindre. Les intrigues ou les routines locales font triompher bien des médiocres. Une liste est dressée pour chaque département ; on est obligé sur ce territoire de s'adresser à un archi- tecte de cette liste et, dans trop de cas, aucun n'est digne de la commande. Nous connaissons des occa- sions qui se seraient offertes à de bons architectes de construire enfin des églises, mais ces occasions se présentaient dans des départements auxquels ils n'étaient pas affectés. Heureusement, on tend, paraît-il à grouper les listes d'architectes agréés pour plusieurs départements, ce qui donne au choix une plus grande marge.

Nous espérons bien volontiers que les inspec- teurs généraux de l'Urbanisme et les architectes en chef tiendront compte des remarques que nous nous efforçons de mettre au point en ces cahiers « Reconstruire les églises ». De la sorte, les plus graves erreurs seraient évitées et quelques exigences essentielles assurées.

Il est normal que la reconstruction ne commence pas par les églises. Les logements populaires, les usines pour la reprise économique ont légitimement le pas, comme plus urgents. **Mais on ne saurait admettre qu'elles soient ajournées « sine die », comme les villas au bord de la mer et les châteaux.**

Comme un certain délai va s'écouler jusqu'à ce que l'on reconstruise les églises, de grâce, QU'ON LE METTE A PROFIT POUR PREPARER AVEC SOIN CETTE RECONSTRUCTION.



S. Adrien à Bruxelles-Boendaël.
(Voyez le commentaire ci-contre.)

2. L'ÉGLISE DANS LA CITÉ.

Nous ne pouvons répéter ici ce que M. Gaston Bardet a indiqué dans notre premier cahier, ni les remarques complémentaires faites en tête du cahier nº 4. Il s'agit de déterminer et les caractères d'un urbanisme animé de l'esprit chrétien, et la place qui revient à l'église dans les différentes sortes de groupements humains.

Mais nous ne nous sommes pas rendu compte tout de suite du sens profond que revêt ce problème : *Quels seront la masse de l'église et son aspect dans la ville moderne*? L'église va-t-elle continuer à faire son possible pour dominer les édifices profanes? Ce qui est en question c'est la conception même des rapports de l'Eglise et de la Cité (avec des majuscules) dans le monde d'aujourd'hui. L'édifice religieux et la ville sont les traductions architecturales de ces deux grandes réalités.

Dans bien des cas, la question ne se pose pas. Dans le village ou la petite ville, l'église gardera tout naturellement sa position dominante, parce que son volume est plus considérable que celui des maisons. Dans « l'unité de voisinage », si l'on a la sagesse de la réaliser, l'église sera sans doute moins élevée que les hauts immeubles du pourtour, mais elle se comportera dans l'espace très aéré du centre comme l'église du village parmi les maisons modestes (cf. cahier nº 1, p. 19). Mais dans les quartiers de nos villes, telles qu'on les bâtit actuellement?

Affirmons d'abord qu'il nous faut maintenir l'idéal catholique du primat de l'église, et assurément la façon la plus naturelle dont il se traduira aux yeux en masse architecturale sera toujours une église dominant nettement les autres constructions. C'est un idéal évangélique : celui de la mère poule avec ses poussins auprès d'elle. **Mais il ne faut pas que la fidélité à un idéal, qui n'est pas réalisé dans les faits, se traduise par des solutions mensongères.**

Nous avons été le plus vivement frappés de ce mensonge architectural dans un faubourg de Bruxelles, à Boendaël; la nouvelle église Saint-Adrien y domine d'avance les hauts immeubles que l'on bâtira autour. Elle affecte la masse d'une cathédrale. Mais les ressources dont on dispose aujourd'hui ne permettent plus de réaliser une telle masse avec sincérité. (Du reste, on aurait mis jadis un demi-siècle à l'élever, tandis que l'église Saint-Adrien a poussé en deux ans.) On a donc dressé un décor théâtral, de minces parois de briques ; elles tiennent à une ossature de béton, grâce à des tirants de fer dont les ancres apparaissent partout sur les façades et à l'intérieur. Ainsi, tout est combiné en vue d'un effet artificieux. Pour notre honte, un tel langage architectural semble crier aux yeux : *l'Eglise affecte de jouer dans la Cité moderne un rôle qui ne correspond plus à ses possibilités réelles.*

En présence d'un tel exemple, on en vient à reprendre par le fond le problème et l'on se dit : Soyons francs. La Cité ne fait plus à l'Eglise la place qui lui revient, l'Eglise maintient ses droits et son idéal, mais elle renonce à faire semblant d'occuper une place qui n'est plus la sienne. Elle se contente d'une masse proportionnée aux assemblées qu'elle accueille, et elle demande aux architectes de lui faire tenir cette place véritable avec dignité. Elle ne fait pas appel à des moyens ostentatoires pour attirer les regards. Eglise de l'Evangile, animée du Saint-Esprit, elle comptera sur la qualité spirituelle de l'architecture. Elle ne s'impose plus pesamment, elle rayonne.

A l'extrême, quand son existence même est en péril, quand elle n'est que tolérée, elle s'efface tout simplement. Peu avant la guerre, en Allemagne, dans une « diasposa » de quelques catholiques disséminés en milieu hostile, l'on eut à choisir pour leur centre de culte et de ralliement entre deux projets, que nous reproduisons p ge 6, l'un plus monumental, « faisant davantage église », l'autre plus effacé et modeste. C'est le second que l'on choisit et nous pensons que l'on eut raison en la circonstance.

Prenons garde, *l'idéal* chrétien n'est pas dans les catacombes. Mais pour autant que l'Eglise y retourne, il faut que son architecture corresponde franchement à sa situation.

3. L'ÉGLISE DANS L'AMBIANCE.

Nous employons exprès ce mot vague d' « ambiance » (cher à nos contemporains). Il suscite, par rapport à l'église, tout un ensemble de problèmes. Un accord a toujours existé entre l'église et son milieu. Les procédés de construction, le style étaient semblables, que l'architecture fût religieuse,



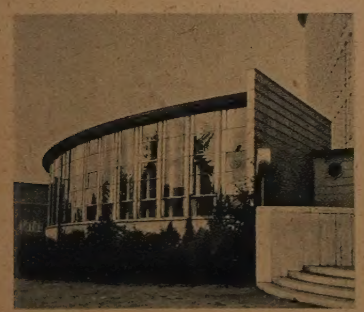
Morienval (Oise, XIIe s.) Aéro-photo

L'ÉGLISE DANS L'AMBIANCE





Il y a vingt ans





Et maintenant que l'on construit ainsi ?...

civile ou militaire. Pourquoi n'en serait-il plus ainsi aujourd'hui?

L'on objectera tout de suite, pensant à l'époque romane et à la gothique : Alors tout était religieux, c'était le caractère de l'église que l'on retrouvait dans la grande salle ou dans le donjon, tandis qu'aujourd'hui, à l'inverse, il faut défendre l'église du matérialisme régnant ; elle aura nécessairement un caractère exceptionnel, si elle est une véritable église.

— Mais les basiliques antiques, répondrons-nous, étaient des édifices empreints de souvenirs païens, et les chrétiens de l'époque constantinienne n'ont pas hésité à les adopter pour leur culte. Si les procédés constructifs de notre époque s'imposent, si les formes qui leur correspondent logiquement sont dans la sensibilité des créateurs, il n'y a qu'à les employer selon un esprit chrétien pour l'église. Le fait que jusqu'ici ces procédés et ces formes aient illustré les fastes d'une civilisation matérialiste est accidentel. Au fond, ni un procédé constructif, ni une forme architecturale n'est religieux, ou païen en soi. Il revient à l'architecte de les employer en les adaptant à la destination liturgique et en se pénétrant du sentiment du sacré. Il fera une véritable église, comme nous le voyons bien en Suisse, dans les chefs-d'œuvre de Metzger et de Baur. (cf. notre prochain cahier.)

Un cas particulier de ce problème de l'ambiance est celui de *régionalisme*. Deux thèses opposées sont en présence, toutes deux justes, toutes deux fausses. Selon l'une, la meilleure architecture s'est toujours imposée identique dans les régions les plus diverses. Par exemple, nos maîtres d'œuvre français du XIIIe s. construisirent selon ces mêmes procédés à peine adaptés aux matériaux et au climat, que ce fût à Prague, en Hongrie ou en Orient. De même, nos architectes classiques en Allemagne, en Pologne, en Suède et en Russie. On multiplierait à l'infini de semblables exemples.

Dans le sens contraire, on fait valoir la diversité des particularités locales, leur persistance sous les styles les plus différents, le charme des formes régionales qui gardent toujours leur pouvoir, leur raison d'être toujours actuelle.

Les deux thèses, dirons-nous, sont justes, si l'on remarque que la première vaut d'autant plus qu'il s'agit d'une plus *grande* architecture (nous ne voulons pas nécessairement dire de monuments plus grands : l'église de Germigny ou le Tempietto de Bramante sont de la grande architecture), et la seconde d'une architecture plus populaire. Et elles sont toutes les deux fausses, la première si elle prétend faire une *totale* abstraction des particularités locales, la seconde si elle se complaît d'une façon trop *extérieure* dans les jeux du pittoresque.

Que l'on se soumette *profondément* et *totalement* au réel, au lieu de copier ou d'adapter des détails superficiels, on fera sans cesse renaître un sain régionalisme. Nous décelons trois sources de variations locales qui donneront aux édifices d'une région un air de famille avec ceux que les siècles y sont réunis :

1° L'emploi de matériaux locaux, dans la mesure où, tout bien considéré, ce sont eux que les circonstances indiquent ; les structures, et par suite les formes en seront affectées ;

2° Le souci qu'aura l'architecte, en chacun des cas, de méditer longuement l'insertion de son œuvre nouvelle dans le rythme du paysage, dans l'atmosphère plus ou moins nette ou brumeuse, dans le décor existant de la ville ;

3° Les dispositions propres à une région, résultant du climat, de mœurs, de coutumes, d'habitudes qui sont encore bien vivantes.

Nous ne pouvons, pour l'instant, que jeter ces remarques générales. La question du régionalisme de l'architecture religieuse moderne demandera une étude sérieuse, à partir des principes exprimés par M. Gaston Bardet dans « Le Maître d'Œuvre, » 31 mai 1946.

4. LE CENTRE PAROISSIAL.

Rappelons que le principe même du centre paroissial est mis en cause aujourd'hui (cahier n° 4, n. 5-6). M. Michonneau, curé du Sacré-Cœur du Petit-Colombes, l'auteur de *La Paroisse, communauté missionnaire*, Edit. du Cerf, 1946, estime que dans une Paroisse du caractère de la sienne, ce centre peut se réduire à l'église avec ses annexes cultuelles et catéchistiques, ses bureaux, et une salle ou deux de réunion pour adultes. Dans bien des cas, en effet, la Paroisse devra se décharger de ses œuvres, les locaux nécessaires à l'Action Catholique se multipliant loin de l'église. Certes, l'autorité épiscopale a seule qualité pour décider de ces choses. Mais il faut que quiconque pense dans l'Eglise s'en préoccupe et que les architectes soient avertis qu'il y a là un grave problème.

5. COMMENT CONCEVOIR L'ÉGLISE ELLE-MÊME ?

L'admirable mouvement liturgique qui se développe en Belgique depuis une quarantaine d'années, et qui gagne actuellement la France (Centre de Pastorale Liturgique, La *Maison-Dieu*, etc.) oblige à repenser *le plan* de l'église. (Voyez cahier n° 1, p. 7, 18, 30 ; cahier n° 4, n. 1 à 54). Il est inadmissible de continuer à faire, d'une façon routinière, des églises selon des plans périmés, par exemple avec chœur profond, déambulatoire et chapelles rayonnantes. En chacun des cas, on doit se demander très précisément quelles dispositions architecturales répondent aux besoins.

Au sujet du *caractère* même de l'église, on peut avoir l'impression que deux tendances s'opposent et sont difficiles à concilier. Considérera-t-on l'église surtout comme le lieu saint, ou se préoccupera-t-on surtout, d'une façon plus utilitaire, des fonctions qu'elle doit assurer? L'église sera-t-elle d'abord la maison de Dieu ou d'abord la maison du peuple fidèle? On croit respirer une atmosphère très différente, lorsqu'on demande à la liturgie de la Dédicace ce qu'est une église, ainsi que l'a fait pour nous le R. P. Roguet (cahier n° 1 chapitre II), ou lorsqu'on fait valoir, comme M. Martimort (cahier n° 1, p. 30)

xigences de la participation des fidèles à la célé-
on liturgique. M. Martimort est allé jusqu'à
: « Si l'architecte était amené un jour à une
ruction se rapprochant du type du stade ou du
na, le liturgiste ne s'en effaroucherait pas pour
t », car il rappelle l'usage que l'Eglise fit au IVe s.
basiliques et des thermes. Concrètement, ne
-t-on pas, selon que l'on préférera l'une ou
e des deux tendances, soit des églises dont le
tère *sacré* sera très marqué, qui auront un air
ystère, qui s'élèveront haut vers le ciel, dont
nctuaire sera considérable et mis quelque peu
t, — soit des volumes *profanés*, fonctionnels, où
sacrifiera tout à la bonne visibilité?

faut prendre conscience de l'opposition possible.
ait, aux deux extrêmes, nous connaissons —
1 — des églises qui se font antithèse de la sorte.
ce n'est pas une raison parce qu'on doit *distin-*
des tendances, pour qu'on les *oppose*. Le propre
vie est d'unir en une synthèse organique des
ents qui, séparés, semblent ne pouvoir composer.
ce qui concerne l'église, prenons conscience
fait qu'à mieux considérer les choses, les prin-
que nous avons distingués s'incluent récipro-
ment.

'en effet, on parte de l'idée de *maison de Dieu*,
ejoint tout de suite celle de *maison des fidèles*,
tout ce qu'elle comporte, p tiquement: car si
demeure en son mystère intime, il n'a pas besoin
maison. C'est parmi *nous* et pour *nous* qu'il
e sa tente (« tabernaculum Dei cum hominibus »).
fond, le culte que nous lui rendons est pour
bien, sa « gloire accidentelle », comme disent les
ogiens, c'est en *notre* sanctification qu'il la
e, et les sacrements, à commencer par le sacrifice de la messe qui est un *banquet* sont « pour les hommes » (« sacramenta propter homines »). Inversement, que l'on parte d'une conception *utilitaire*, on s'aperçoit tout de suite qu'elle contient le caractère *sacré* ; car la fonction à laquelle les hommes doivent participer de la façon la plus favorable, c'est d'abord la fonction liturgique. L'architecture devra favoriser en eux le sens du *sacré*.

Il est une forme de respect dû par les fidèles et par le clergé à l'église, dont on a terriblement perdu le sens. Les mêmes personnes qui exigent de l'église un petit air prétendu pieux qui tient à des particularités décoratives, s'interdisent radicalement de faire œuvre *sacrée*, parce qu'ils veulent très vite, à peu de frais, quelque chose qui fasse le plus d'*effet*. On décide en hâte, sur des impressions incontrôlées, sans assez d'imagination pour se représenter sérieusement ce que les plans donneront en réalité. On préfère les projets où les formes sont le plus nombreuses dans le plus petit espace, qui multiplient les matières diverses, les éléments décoratifs, ou au contraire, sous prétexte de simplicité ou de « modernisme », on adopte des projets qui affectent des formes dures et brutales. On lésine sur des moyens indispensables. On veut tout de suite des décorations, et l'on s'adresse aux marchands. On traire l'église avec la légèreté, le goût du *chiqué*, du *tape à l'œil*, avec lesquels on construit un cinéma ou un music-hall. Retrouvons le sens de l'église, et pratiquement, du *temps* et du *sérieux* qu'elle exige. Une paroisse fervente et riche, dans une période où la prospérité était revenue, Saint-Gervais, à Paris, a mis dix ans pour construire les quatre travées de sa nef (1607-1616) (cf. cahier n° 7, p. 20 ; n° 9, n. 32 ; prochain cahier).

6. LES PROBLÈMES DE FORMES.

Ce sont eux qui font l'objet du présent cahier.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, nous ne prétendons pas les épuiser. Nous avions pensé, d'abord, les étudier systématiquement. Mais il y faudrait un ouvrage considérable. Nous ne voulons que donner des suggestions sur l'essentiel. Encore faut-il prévenir que L'APPORT LE PLUS POSITIF FERA L'OBJET DU PROCHAIN CAHIER : *c'est en Suisse alémanique, pensons-nous que l'on se rend compte le mieux de ce que pourrait être aujourd'hui une saine architecture d'église.*

Nous avions annoncé le titre : « Structures et expressions. » Toute réflexion faite, il correspondrait à l'étude systématique qui dépasse nos possibilités actuelles. Nous préférons le terme plus vague de : « Formes de l'architecture religieuse moderne ». On verra cependant que nous restons fidèles à notre intention première qui était de ne pas séparer structures et expressions. Il ne nous paraît pas suffisant qu'une structure soit logique, il faut que les formes qui la traduisent aient un caractère religieux. Nous partageons, en ce qu'il a de légitime, le vœu du clergé, des fidèles, de la plupart des architectes qui sont dominés par le désir de cette expression. Mais ils le sont souvent à ce point qu'ils sacrifient *au sentiment les structures, les formes et même parfois le meilleur accomplissement des fonctions. On juge trop un plan ou un édifice achevé d'après* l'effet *sentimental qu'il produit.*

Nous tentons ici une mise au point.

Le triple péché originel de l'architecture religieuse moderne

L'architecture religieuse moderne souffre d'être née, de s'être développée, sous l'influence de l'enseignement officiel, — dans un milieu où l'on goûtait moins ses tentatives que de mauvais pastiches des œuvres anciennes — et en succombant aux tentations de prouesses techniques sans âme.

Suffit-il de parler de ces choses au passé ? Le triple, le multiple virus que cette architecture a reçu de ses origines gâte toujours ses œuvres, du moins en France et dans la quasi-totalité des autres pays. Elle doit commencer par s'en purger. On ne dirait pas que la plupart des architectes s'en soucient, en ressente même le besoin.

Baptême laborieux! Ainsi la tradition chrétienn qualifiait-elle la pénitence. Le meilleur moyen de disposer à ce baptême est sans doute de prend conscience du triple mal et de se pénétrer par contras des grandes traditions de l'architecture. C'est u œuvre de longue haleine. Il est grand temps de s mettre.

Nous ne pouvons, bien entendu, qu'*évoquer*, q *suggérer*, cet aspect préalable du problème des form quelque important qu'il soit.

1. L'enseignement officiel

Dans un très prochain cahier, « l'Académisme et ses méfaits », nous analyserons les vices, vraiment mortels, de l'enseignement qui sévit de haut en bas depuis un siècle et demi. Pour l'instant, énumérons simplement quelques-uns de ces vices, quant à l'architecture :

— enseignement scolaire, artificiel, au lieu d'être dispensé en rapport avec les tâches concrètes ;

— habitude de tout traiter sur le papier, en plans, élévations, coupes perdant le sens du volume ;

— recherche de l'effet, de l'original, de l'inédit, ceci en démarquant avec plus ou moins d'astuce d partis et des éléments empruntés ;

— perte de sens de l'échelle, et non seulement l'échelle, mais des proportions, et de la modénatu (rapport des petits éléments entre eux et de ces pet éléments avec l'ensemble).

— et les défauts notés dans la légende du cliché contre.

Les architectes se sont mis à abuser des ornements au XIXe s., c'est-à-dire précisément à l'époque où il ne se trouvait plus d'artisans capables de les exécuter. La perte de l sensibilité dans les métiers « mineurs », et notamment la sculpture ornementale et la mouluration, est un phénomène très complexe où l'on décèle notamment l'effet de la suppression des corporations, l'influence de l'esthétique académique, celle de l'industrie. Toujours est-il que, depuis Percier et Fontaine, la qualité des dessins des bons architectes dépasse celle de l'exécution. Les anciens n'avaient qu'à donner des indications générales ; il valait mieux être trahi par un sculpteur de la Renaissance que servi aujourd'hui par un ornemaniste. L'idéal des exécutants est devenu une sécheresse industrielle. Dans la mesure où l'on ne parvient pas à former de nouveau des artisans sensibles, l'architecte devrait renoncer à l'ornement. C'est regrettable, mais c'est la sagesse.

clectisme (rémi-
ences de toutes
es de choses hété-
ites, qui se conta-
ent les unes les
es ; ici, magma
éments inspirés
gothique, du ro-
rhénan, de la
aissance floren-
);
bsence d'un parti
taposition et su-
osition, plutôt



que composition) ;
Multiplication des formes, du reste disparates, et amenuisées par trop de détails.
Abus des ornements. Et ces ornements n'ornent pas, car ils sont d'une sécheresse inexpressive, et, du reste, il n'y a rien à orner, aucune forme n'existant avec franchise.

2. Les Pastiches

Celui qui s'entoure des vieilles défroques des siècles passés est incapable de saisir ce qu'il y a de grand, de sublime, dans l'époque à laquelle nous appartenons. (David d'Angers, 1849).

l y a une vie des formes, et quand une forme n'est
s dans la sensibilité créatrice des artistes, il ne
t plus tenter de la pratiquer. (Cf. notre étude sur
Angelico, cahier n° 8).

e signe que les formes anciennes sont pour nous
nme une langue morte, c'est la maladresse des
taurations. Qu'on ne parle pas de la « patine du
ps » : quand un édifice est nettoyé avec soin,
position est criante entre les parties anciennes et
es qui ont été refaites. L'esprit académique a
placé l'esprit ancien, et les restaurateurs s'ima-
ent être fidèles à l'archéologie, alors qu'ils substi-
nt à la belle liberté et aux grands rythmes des
nes anciennes, des formes mesquines, sèchement
étriques, surchargées de moulures, de pinacles et
utres ornements, traitées avec une implacable
cision.

ssurément, dans de *petites églises* les procédés tra-
onnels demeurent parfois les plus indiqués,
modestement. Il n'y a aucune raison de ne pas
areiller des arcs en plein cintre, par exemple, ou
me des arcs en tiers-point, malgré le risque de
ire religieux » à trop bon marché ; une poutre de
est toujours de mise (mais la charpente a évolué).
De vieux procédés constructifs, et les formes qui leur correspondent tout simplement sont éternels.

Mais dès que l'édifice prend une certaine ampleur ou une certaine complexité, les meilleurs architectes attestent qu'ils sont incapables de faire œuvre valable dans le pastiche. Ils semblent parler péniblement une langue qui leur est devenue étrangère.

Dernièrement on pouvait lire (dans *La Voix de Paris*, sous la signature de M. Pierre Varenne) un éloge enthousiaste d'un pastiche, l'église Saint-Bernard de la Chapelle. Comme nous savons très bien qu'il ne faut pas exclure a priori la possibilité de réussites, occasionnellement et dans de petites dimensions, nous sommes allé voir cette église de la fin du second Empire. On nous annonçait « la plus jolie des églises médiévales », nous devions nous « émerveiller de sa grâce et de sa légèreté », et nous n'avons constaté que des grâces scolaires, une correction banale, sèche, sans charme. Nous réservons théoriquement la possibilité de réussites, mais nous en épions en vain les exemples. (On nous assure qu'il y en a quelques-uns en Angleterre et aux Etats-Unis. En France, on pourrait citer l'église Saint-Georges, à Lyon — l'extérieur, non pas l'intérieur — œuvre





Ci-contre :
Eglise Saint-Vincent-de-Paul, ou « ... Réformés », à Marseille. (Photo Yvo... Elle veut se donner un petit air ... cathédrale de Reims, et d'une cathédr... de Reims qui serait achevée, avec ... flèches. Mais comme on manque d'... gent, on lésine sur une ornementati... *qui est de l'essence même d'un tel pa... architectural.* On emploie des form... plus étroites, et sans doute ne regrette... on pas cela, car on pense que ces form... sont alors plus élancées, ce qui pa... pour plus religieux (l'élan vers le ciel... mais on ne se rend pas compte que l'... trahit le bel équilibre classique ... XIII[e] siècle et que l'on compose u... façade étriquée. On ajoute des élémen... (la galerie entre les portails et la ros... il y a deux niches par contrefort au li... d'une ; deux colonnettes entre les p... tails), et cette multiplication de pet... éléments décoratifs (sans intérêt) an... nuise encore les formes.

de la jeunesse de Bossan, du reste très libre. Le volume d'assez nombreuses églises du XIX[e] siècle, imitées de l'ancien, est assez beau ; les éléments en sont ordinairement très médiocres) (1).

Quand les pastiches seraient réussis en eux-mêmes, ils garderaient quatre caractères déplorables, qui doivent les faire proscrire :

1° Ils habituent architectes et public à ressasser des formules et à ne pas même voir les problèmes de structure, de formes et d'expressions qui se posent aujourd'hui.

2° Ils donnent à penser que l'Eglise demeure attachées à des formes révolues, qu'elle s'en rend solidaire, qu'elle n'est, comme ces formes, qu'une réalité du passé, qu'elle est toute occupée à le perpétuer dans le présent, qu'elle n'ose regarder ni autour d'elle, ni devant elle. Pour sûr, elle doit demeurer fidèle à ses origines ; mais le mystère historique lui-même où elle se replonge sans cesse ne la vivifie qu'autant qu'elle y dépasse l'histoire ; elle y rejoint l'éternité, qui est *l'actualité suprême*, et qui, dans le temps, l'invite à l'actualité du moment présent plutôt qu'à la répétition des moments passés. Le pastiche fait croire que l'Eglise ne reconnait sa façon de penser, de sentir, et donc de vivre que dans la mort.

3° Sans aller jusque là, on tombe, en se compla... sant aux pastiches, dans ce défaut radical : LIMIT... LA CONCEPTION DE L'ART CHRÉTIEN A QUELQU... PARTIS TROP DÉTERMINÉS. ON DEMANDE AUX STRU... TURES NOUVELLES DE REVETIR DES FORMES RAPPELA... PLUS OU MOINS LES ANCIENNES (cf. plus loin, p. 36).

L'architecture religieuse contemporaine subit ... ce fait un handicap désastreux. On attribue à Le Co... busier cette opinion que la construction des églis... est trop déterminée par les styles historiques po... qu'on puisse aucunement chercher à faire du ne... dans ce domaine (2). Il est du moins certain qu'... architecte qui doit construire une église se trou... aussitôt gêné par le souci de « faire religieux ... plus encore les fidèles — *qui appartiennent aujourd'h... à la cinquième génération élevée dans le pastiche* (3) ... se récrient que « ce n'est pas religieux » quand c... ne leur rappelle pas une église gothique, romane ... byzantine.

4° *Au point de vue constructif, il est absurde de su... les inconvénients du poids et de la poussée des voû... que le béton armé permet d'éluder.* A cela trop de ge... répondront : Nous ferons des voûtes légères, no... ferons de fausses voûtes, nous imiterons en béton ... formes anciennes. C'est-à-dire, répliquerons-no... que vous ferez une architecture de mensonge, ...

(1) M. Pierre Varenne va jusqu'à dire que, dans la reconstruction de quartiers entiers, en des villes anciennes, comme Rouen, Caen, Saint-Malo, « ne point pasticher serait un crime ». La vérité est qu'il y aurait « crime » à ne pas se soumettre à l'ambiance (cf. ci-dessus, p. 8-10), à ne pas adopter les gabarits, les échelles, les modules des édifices environnants. Mais, moyennant le respect de ces données essentielles, l'art doit être libre et créateur pour être valable.

(2) Dans le projet de construction d'un quartier à Sotteville-les-Rouen, que Marcel Lods a exposé au Salon d'Autom... de cette année, tout était renouvelé, sauf l'église qui dem... rait une brave construction en croix latine avec bas-côtés.

(3) Début du XIX[e] siècle : pastiches d'architecture basilic... influencée par des exemples, du reste admirables, com... Saint-Philippe du Roule ; la vague gothique déferle à partir... 1840 : Bon-Secours de Rouen, Saint-Nicolas de Nantes et Sai... Clotilde de Paris sont les premières églises gothiques importan... en France.

Les pastiches du roman ne valent pas nieux. Du moins les fautes de propor-ions, la stérilité de l'invention, le nanque de rapport entre les masses, la auvreté des formes ne sont-elles plus léguisées par des gâbles, clochetons, inacles, etc. La balourdise apparaît à



l'état pur. Que l'on compare le clocher de Brantôme et celui de Fourvière, on sentira la différence entre une composition et une superposition de formes disparates et dont chacune est médiocre ; la ligne est rompue à chaque étage ; il n'y a pas de dominante.

sera immanquablement détestable. Et pourquoi, si vous employez le béton, ne l'employez-vous pas franchement ? Pourquoi tenez-vous aux formes anciennes ? Parce que vous êtes les captifs des fausses conceptions de l'édifice religieux et même de l'Eglise de Jésus-Christ, que nous venons de définir. (2° et 3°)

Une cinquième considération doit entrer en ligne de compte. Les procédés constructifs anciens sont beaucoup plus dispendieux que les nouveaux. Dès lors deux solutions seraient logiques. Ou bien l'on adopterait ces nouveaux procédés avec les formes qui leur correspondent, ou bien l'on ferait un effort extra-







D'où vient l'extraordinaire vogue dont style a joui — et jouit encore ? Sans ute de ce qu'il *fait cossu*. L'édifice a poids. On en augmente souvent l'effet richesse par la diversité des matières. s originaux dont il s'inspire sont moins nnus que les modèles gothiques. On se oit plus dégagé encore de l'obligation un certain parti et de certaines propor-ns : on croit que l'on peut avoir moins scrupules encore à pratiquer la méthode s aggrégats informes.

LE NÉO-BYZANTIN

Que l'on considère la fameuse cathédrale de Marseille. La façade a trois échelles différentes. (Remarquez l'énorme bouche centrale, dont on a tant abusé depuis, par exemple à la basilique d'Annecy ; elle prétend faire un effet monumental et dispenser d'une composition pour le mur de façade.) Les murs latéraux sont prosaïques et même grossiers comme ceux des gares du XIX° siècle.

L'abside est un amoncellement de volumes sans rapports entre eux (ainsi les coupoles secondaires sont trop grosses par rapport à la principale). On ne sent nulle part la marque de l'esprit. Ce style permet au maximum le *magma*.

Rien n'est pénible, rien n'est opposé à quelque sentiment religieux, comme ces formes anguleuses, pesantes, dures, inexpressives. Dans le détail, l'ornementation est toujours indigente, monotone, sans aucune sensibilité.



Les pastiches du roman ont ceci de particulièrement regrettable qu'ils donnent le plus souvent quelque chose de particulièrement bâtard. Prenant avec les modèles les libertés de qui n'en comprend pas l'esprit, alourdissant les formes, ajoutant de laborieuses fantaisies (exemple, ici, la bande qui court avec des ressauts sous les fenêtres supérieures du clocher), on prétend faire « du moderne ».

Combien d'églises récentes (cf. plus loin, p. 23 Fresne-Mazaucourt) sont également impuissantes à rappeler la noblesse des formes anciennes et à conquérir la nouvelle noblesse des formes d'aujourd'hui! Elles semblent obéir au mot d'ordre qui (paraît-il) fut donné aux architectes par les dirigeants d'une œuvre de construction d'églises : « Ni ancien, ni moderne, entre les deux. » Autrement dit : « Pas de *caractère*. »

ordinaire de générosité. De cet effort, les chrétiens les plus généreux eux-mêmes n'ont plus aucune idée, car l'architecture religieuse ancienne représentait une dépense inouïe, par rapport à un « standing de vie », à une civilisation matérielle dont les besoins étaient sans proportion avec ceux de nos contemporains. Si les chrétiens d'aujourd'hui s'obstinent à vouloir des églises gothiques, eh bien! qu'ils n'en finissent pas, comme à Lille, où ils mettent une si vaine persévérance à élever leur cathédrale (le résultat artistique est du reste ridicule). Mais ils n'ont pas d'ordinaire une telle abnégation. Alors, que voit-on? LA MESQUINERIE, comme dans les exemples reproduits ici.

Maintenant que trente ans au moins de tels compromis ont prouvé qu'ils mènent à des échecs immanquables, va-t-on enfin changer de méthode ?



Quand donc en finira-t-on avec ces détestables autels qui sévissent partout (naguère encore jusque dans les cathédrales anciennes par les soins des architectes des Monuments historiques)! Ne sent-on donc pas combien sont *absurdes* ces ornements multipliés qui n'ornent pas ?





D'abâtardissement en abâtardissement, on en est venu à deux sortes de monuments, particulièrement nombreux, particulièreme détestables.

Les uns, dont la basilique de Lourdes est le type (ou l'église Notre-Dame de Lourdes à Nancy), gardent la silhouette gothique, mais, par économie, éliminent la multitude des reliefs, particulièrement des contreforts. Ils donnent une impression d'indigence qu'aggravent le caractère fastidieux des joints implacablement marqués (que la pierre soit authentique ou fausse) et des ornements mesquins, l'intention évidente faire un effet de richesse, de distinction à peu de frais.

...Les autres accumulent des formes tellement monstrueus qu'on ne sait plus trop les styles dont elles se réclament, quoiq l'ensemble de ces monuments procède tantôt du roman, tant du gothique, tantôt du byzantin.

3. La technique sans âme

C'est un grand malheur que les nouvelles techniques, fonte, fer, béton armé, soient apparues dans une époque de décadence. Elles posent des problèmes plastiques qui exigeraient un sens singulièrement fort des lois permanentes de l'architecture. Des architectes, incapables avec les anciennes techniques de faire œuvre valable, ni au point de vue artistique, ni au point de vue religieux, comment auraient-ils pu nous donner une véritable *architecture*, et une architecture *religieuse*, du métal et du béton?

Au début, ils unirent au souci constructif celui de la valeur artistique et religieuse. Mais ils étaient au régime du pastiche. La première église dont la structure fût en fonte, Saint-Eugène, à Paris (1854) affecta des formes gothiques ; elle a un peu l'apparence des « hallenkirchen » du moyen âge, en très sec, enveloppée d'une très vilaine muraille, mais avec d'agréables proportions et un certain charme de gracilité. La première église en fer, Saint-Augustin (1860-71), s'inspira de la Renaissance florentine, mais d'une façon assez incertaine, et voici que la facilité des grands partis légers, libérant l'architecte, est certainement pour beaucoup dans le fait qu'il conçut des volumes informes ; les proportions de cette église, au dedans, sont vraiment monstrueuses.

Ensuite, ce fut Notre-Dame du Travail (1899-1901), et là, dans cette espèce de marché métallique, on vit triompher la technique sans âme. La laide épaisse de la maçonnerie suffirait à montrer qu l'architecte n'avait pas ce qu'il fallait pour donn valeur spirituelle à une nouvelle matière. De fait problème ne fut même pas posé. On dirait qu'il suff de faire une charpente économique. La traiter av le souci du rythme, organiser l'espace selon un pa simple et noble, sans que l'œil se perde, comme fait, en une multitude de formes hostiles les unes a autres et d'une indigence navrante, racheter par couleur ce que la matière a d'ingrat, chasser l'atm sphère blafarde, tristement diffuse, par la distributi de la lumière, et d'une lumière joyeuse, tels semble être les problèmes dans un cas de ce genre. Il y ava à chercher beaucoup, car tout était à trouver. Ma qui se doutait encore de ce que c'est que l'archite ture? La réaction des constructeurs contre une arch tecture de fantaisie allait jusqu'à la négation l'architecture elle-même. Les soucis plastiques spirituels étaient purement et simplement élimin et l'on prétendait qu'ils étaient satisfaits si la constru tion était logique ; on concevait la logique à la faç de l'ingénieur le plus prosaïque.

La première église en béton armé fut Saint-Jea l'Evangéliste de Montmartre, œuvre d'A. de Baud (1894-1904). C'est une des églises que Claudel chois comme exemples de « ces églises hagardes », qui o



Saint-Jean l'Évangéliste, à Montmartre.

« l'intérêt et le pathétique d'une confession chargée » (1). Au point de vue constructif, elle est très intéressante, et un effort remarquable de composition architecturale y a été fait. Par malheur, le béton a été traité selon l'esthétique du fer, telle qu'on la concevait à la fin du XIX[e] siècle, selon des formes à la fois agressives et veules. Cette église est assurément une grimace, un cauchemar.

Les architectes qui réfléchissent sur les exigences de la technique auront toujours pour elle une sorte d'indulgence. Dans notre groupe, Gaston Bardet et Le Donné plaident les circonstances atténuantes ; ils disent : A. de Baudot a fait faire à l'architecture un pas considérable. Sans lui, on n'aurait pas eu Perret. Paul Koch fait valoir que les formes architecturales ne se conçoivent pas dans l'abstrait, à partir de rien, mais par corrections, mises au point de formes existantes ; il faut des prototypes que l'on amende. On n'en avait pas. Baudot a réalisé le premier. Cela est certain, et non moins certain qu'il a conçu un parti architectural, logiquement, à partir d'une technique nouvelle, et qu'il a affirmé ce parti avec intelligence et courage. Il est aussi certain néanmoins que les tendances décoratives de l'époque, la perte du sens de l'harmonie, lui ont fait réaliser un monstre. Il a résolu le problème plastique d'une façon ahurissante et éludé le problème religieux.

Avec de tels précédents, dont le dernier jouissait d'un grand prestige, ne nous étonnons pas que l'on voie se multiplier les églises qui semblent être des halls de « Nouvelles Galeries », d' « Economie ménagère ». Tantôt leurs formes sont tarabiscotées à la Frantz Jourdain, tantôt elles adoptent le rectangle, le trapèze ou la parabole, mais toujours elles sont indigentes, sèches, discordantes. Pierre Barbe a le mot décisif : *Sous prétexte d'architecture moderne, on pense qu'on peut faire n'importe quoi.*

(1) Nous avons reproduit ce texte, cahier n° 9, p. 8.



Notre-Dame de Travail, Paris, rue de Vanves.

UNE SAISON EN ENFER

C'est vraiment une saison en enfer, le temps qu'on passe à considérer l'immense majorité des églises modernes.

Les trois vices que nous venons de déceler aux origines y exercent leurs ravages, excités par une PRÉTENTION incommensurable. Quelque forme que l'on analyse, c'est la *prétention* qu'elle accuse. ET CETTE PRETENTION DIVERSIFIE A L'INFINI LA TENTATIVE DE FAIRE PLUS D'EFFET QUE LES MOYENS NE LE PERMETTENT.

Par exemple, la rage que l'on a de multiplier les matériaux disparates dans un espace restreint, que signifie-t-elle donc? Elle est la prétention de qui veut faire plus d'effet que ne le permet cet espace ; il faudrait traiter cette architecture ou cet élément d'architecture *modestement* ; mais on joue la comédie d'un monument où l'on pourrait déployer plus de ressources. Dans cette faute, il y en a une autre du même ordre : on tente d'accorder des éléments que les maîtres les plus sûrs de leur sensibilité n'oseraient pas joindre ensemble, tant l'accord en est difficile.

Il est intolérable de voir sévir dans la maison de Dieu, *au moins* autant qu'ailleurs, la vanité du bourgeois qui donne à sa villa des allures de château, à son pavillon des allures de grande villa, et qui ne fait qu'en accuser la mesquinerie.

Toutes ces églises sont conçues de l'extérieur. Elles ne sont pas la maison de prière qui, par sa logique interne, structuralement, forme du dedans son visage. De l'extérieur à l'intérieur, presque toujours, on change de parti, de matières, de proportions. L'intérieur est, en général, plus bavard encore que le dehors. Ce dehors est un décor. Il veut flatter l'œil par une ingéniosité inédite.

Et par là se manifeste de quelle façon plus grave encore cet art, soi-disant religieux, est *extérieur*. Le kaleidoscope imaginatif que ces églises composent, traduit un désarroi. Chaque architecte cherche à mettre dans son œuvre ce qu'il ne trouve pas en soi. (Remarque de Picot). Il a des notions superficielles





LA MULTIPLICATION DES MATÉRIAUX HÉTÉROCLITES

Sur la petite façade de gauche, on ne mpte pas moins de cinq espèces différntes de matériaux, et nous ne comptons ie pour une seule le pudding de pierres verses qui est autour de la rosace ; ces erres sont unies par des joints en relief lissés, selon cette manie de donner une gularité industrielle et fastidieuse même ce qui devrait être irrégulier par essence. la loupe, on peut constater que les duits à l'intérieur des arcades du haut sont agrémentés (?) de dessins irréguliers (du reste parfaitement indigents, inexpressifs) ; ils sont exactement répétés de deux en deux arcades et symétriques. Le genre est celui d'un casino ou d'un établissement de bains.

La façade de droite est, somme toute de meilleur aloi, mais son air modeste est assez faux. Jamais un ancien (médiéval ou classique) n'aurait commis le pléonasme des deux cintres superposés ; il aurait choisi l'un ou l'autre, mais nos contemporains, même quand ils jouent à être simples et traditionnels, tombent dans la redondance ; ils se donnent un genre cossu. La lourde redondance du double cintre solennisant la porte ! Six matériaux : assises de moellons, colonnes monolithes, tympan sculpté, crépi gris du double cintre, autre crépi sur le reste de la façade, tuiles.

de tout et cependant, au lieu de se sauver, en faisant une chose honnête, à la faveur de laquelle il retrouverait par la base les principes vitaux de son art, il nous jette à la figure une personnalité affectée.



Ce qui paraîtra bientôt le plus vieux, c'est ce qui aura paru le plus moderne. Chaque complaisance, chaque affectation est la promesse d'une ride.

(André Gide, cité par Paul Koch.)



VULGARITÉ

Formes bâtardes. Le haut de la tour n'est pas un octogone régulier. Les contreforts, qui devraient être des éléments de force, sont veules et ne font que rendre plus vulgaire encore un clocher rendu vil par un passage confus du carré à l'octogone. Remarquer le profil indécis de ce clocher sur le ciel. Le porche, qui veut faire des grâces, est plaqué sur le reste, sans rapports. Un motif comme la bande au bas des murs prétend décorer, mais accroît l'impression d'indigence par son disparate et son manque de fantaisie.



Cette église impressionne bien des gens à cause du soin évident avec lequel elle est exécutée et d'une constance dans la vulgarité qui lui confère une sorte de caractère. Elle fait riche. L'ensemble et les différents éléments sont le triomphe de l'informe. On pourrait ajouter, retrancher. Tout est décor. Tout procède d'une esthétique semblable à celle du plus mauvais 1900 (Exemples : l'espèce de pinacle formant niche au-dessus de deux statues ; le plan incliné des contreforts et la saillie aiguë qu'elle fait ; les colonnes dont les bases sont des plans inclinés sur lesquels elles semblent glisser...). Que l'on considère particulièrement la décoration du clocher, ce magma d'échanguettes, de statues, de fenêtres, de balcons, son pan coupé incertain... Toute l'exécution, du reste, est froidement scolaire, ce qui plaît maintenant comme une « probité »! Un parti aussi compliqué appellerait une exécution particulièrement libre et une multitude d'éléments trè[s] fouillés. C'est un contre-sens de l'adopter, alors que le manque (relatif) d'argent (1) et la hâte obligent à une modénature simple. De même cet informe mélange de murs et de toits aurait du charme s'il avait la bonhomie des choses anciennes ; traité avec ce laborieux pédantisme, il est exaspérant.

Remarquer la multitude des chanfreins ; il y en a à toutes les fenêtres rectangulaires ; cet abus des biseaux, des biais, est un des vices caractéristiques de notre temps ; il ôte le caractère, la franchise aux formes, il les amenuise et les avilit. Comparez, par exemple, une fenêtre de l'époque Louis XVI, si franchement ouverte dans le mur, et celles de la tour-lanterne. (Cette tour, du reste, repose intérieurement sur une masse formidable de béton armé : impuissance constructive dans un cas où les anciens auraient fait un chef-d'œuvre de stéréotomie.)

(1) Cf. ci-dessous, p. 41-44.

En contraste :



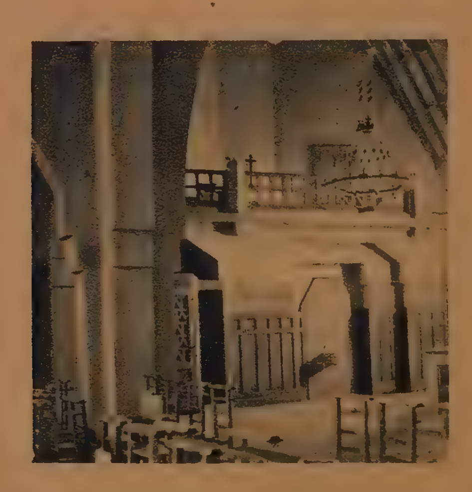
Notre-Dame de l'Épine (près de Châlons-sur-Marne, XVe siècle).
Parfaite correspondance des différents éléments à l'ensemble. (cf. p. 36.)



Cette église est malheureusement une date dans le développement de l'architecture religieuse française. Elle a été construite juste avant la guerre de 1914. La tendance qu'elle manifeste est toujours en faveur.

Elle prétend élever au rang d'art sacré la plus grossière architecture de banlieue.

Morceaux disparates qui vont dans tous les sens. Que l'on en choisisse un au hasard pour l'examiner, il est vulgaire. Par exemple, voyez à l'angle de l'aile sur la rue la forme confuse de la pierre à la base du pignon, puis la fausse fenêtre et la fenêtre qui ne sont pas aux mêmes niveaux, puis la brutalité du linteau et des deux pierres qui le soutiennent, enfin la lourdeur du cube timbré d'une croix qui pèse sur le pignon...



Voici peut-être l'exemple le plus typique. L'architecture « moderne » est couramment de ce genre. Se rendra-t-on compte enfin que cette esthétique relève de la brasserie, de l'antichambre, du bureau le plus vulgaire ? Que signifient, au-dessus du bénitier, ce trapèze inscrit dans un rectangle, rectangle compliqué par des décrochements, inscrit à son tour dans un autre trapèze, dont les pentes, du reste, ne sont pas parallèles à celles du premier ?

Ce serait une salutaire discipline pour les architectes moyens de s'interdire l'emploi des *trapèzes* durant le temps qu'il faudra pour qu'ils se rendent compte de ce que c'est qu'une forme veule et pour qu'ils acquièrent le sens des formes nobles.



Il nous semble très important de prendre parti au sujet des églises innombrables qui sont bâties selon cet esprit et ces procédés. Lorsqu'on a, comme la plupart de nos contemporains (à leur insu même), été déformé par les influences académiques, on considère de tels édifices comme excellents.

Pourquoi les goûte-t-on ? Pour deux raisons de même ordre : le caractère en est cossu, très évidemment « comme il faut », et cet effet est obtenu par un soin consciencieux apporté à l'exécution. La plupart des gens ne regardent pas au delà et ce sont les qualités qu'ils prisent par-dessus tout.

Loin de nous de prôner quelque malfaçon que ce soit et de ne pas désirer une *tenue* parfaite! Mais les qualités de tenue ne valent pas par elles-mêmes ; on doit même constater que, si les valeurs proprement plastiques et le sens religieux manquent, ces qualités se retournent en défauts.

Ici, par exemple, le caractère cossu est affirmé avec une satisfaction trop évidente ; cette église est faite pour ne recevoir que des gens très bien, et son aspect les confirmera dans l'estime qu'ils ont pour les situations établies. *Un pauvre ne se sentira pas à l'aise ici*, c'est le critérium décisif pour se rendre compte qu'un édifice n'est pas la maison de Dieu selon l'Evangile. Et quant au soin mis à l'exécution, il est exaspérant de sécheresse, d'insistance fastidieuse. Nous constatons une fois de plus que l'exactitude industrielle sans âme est devenue l'idéal.

On se dit à première vue qu'un bon ravalement améliorerait les choses. La laideur pédantesque des peintures, des ornements sculptés, l'affirmation assommante des joints des pierres disparaîtraient. On se dit que, dénudées et pauvres, les formes seraient supportables. Mais non! Les proportions en sont trop mauvaises. L'épaisseur des arcs est excessive. Cet autel qui fait la roue, impossible à corriger. La maçonnerie et la ferronnerie dans la chaire et la table de communion ne s'arrangent pas ensemble. Le décor contrarie les formes, les amenuise au lieu de les amplifier. Des formes comme celles du maître-autel et de la chaire devraient être fortes, puisqu'elles sont trapues ; mais le décor, sans rien diminuer de leur lourdeur, leur ôte toute éloquence. (Regardez à la loupe la complication pataude des masses informes superposées au-dessous de la table du maître-autel, et surtout celles qui constituent l'invraisemblable autel du transept.)



Magma,
pièce montée...



Lignes agressives, matériaux pour salles de bains,
c'est ainsi que l'on prétend " faire moderne ! "





ais en fait de formes viles et veules, étentieuses, on ne peut pas faire mieux celles de l'église ci-dessus.

ès pinacles sont vraiment quelque e d'ahurissant. Du reste, pourquoi pinacles ? Pour « faire religieux ». cevez-vous une église sans pinacles ? it-elle encore l'air d'une *église* ?... va donc multiplier les pinacles et soi- le clocheton de la croisée du transept, tendant une tour encore plus ouvra- Ouvragée ? Non : le jeu des coffrages it aussi compliqué que possible pour e la blague » d'éléments sculptés. (Il employer des expressions vulgaires de caractériser de tels procédés.) en vain...

Voyez la silhouette informe du toit, le pignon tronqué qui donne un trapèze (toujours le trapèze), et un trapèze obtus, les courbes innommables des fenêtres particulièrement celle de la grande baie, l'absence de rapport quelconque entre ces courbes, le fenêtrage, le trapèze, les pinacles...

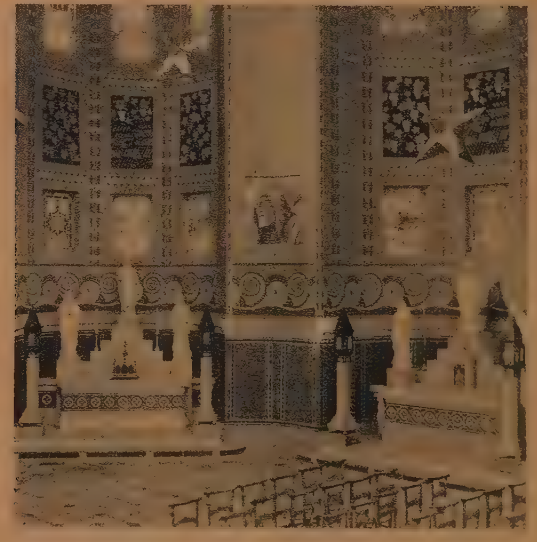
Bien entendu, il y a de la sentimentalité dans tout cela. L'église étant dédiée à sainte Thérèse, de Lisieux, des roses décorent pignon et pinacles. Un obus indulgent, étant entré dans l'église, n'a pas atteint son ossature, mais il a fait tomber des épaisseurs de pâtisserie rose.

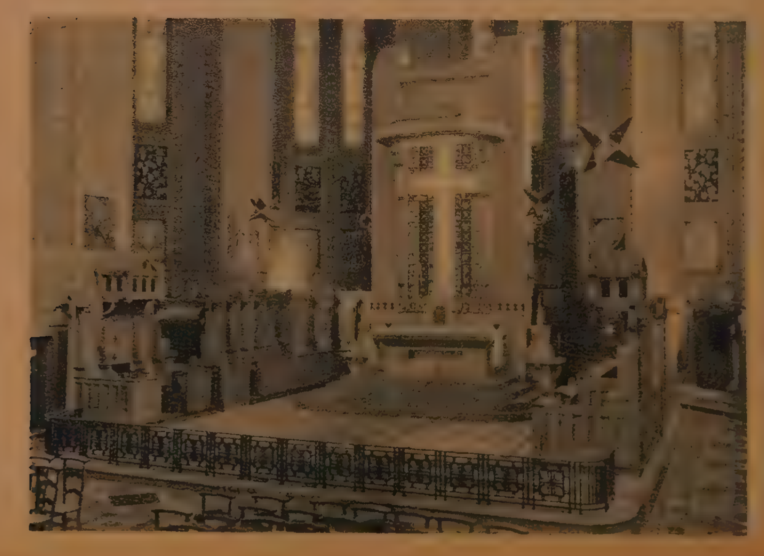






Sans
commen-
taires...





Le vice radical

Toujours la prétention

Nous avons reçu d'une de nos abonnées du Midi, la lettre suivante :

J'ai prêté autour de moi et fait lire les numéros 3 et 7 de l'« Art Sacré », que je trouve très bien conçus, et les réflexions de l'Abbé Clerget n'auront pas, je pense, été inutiles. Dans mon idée, elles devaient rendre un grand service, surtout à un prêtre que je connais et qui s'occupe de faire construire une église, ma future paroisse. Le terrain choisi, dans un site admirable, domine X. dans ses environs immédiats ; Mgr l'Évêque donne carte blanche à l'Abbé Z. qui sera curé de l'église future.

Ce prêtre est de bonne volonté, mais avoue son incompétence artistique. Je lui ai prêté les revues sur la construction et l'éclairage des églises et, influencé par cette lecture, il semblait avoir renoncé à des projets aussi ambitieux qu'inquiétants. Je le croyais décidé à se contenter d'une église modeste, puisqu'il n'a pas d'argent, et à la bâtir dans l'esprit de certaines chapelles provençales, gracieuses entre quelques cyprès, comme celles qui couronnent maintes hauteurs de la région.

Ma dernière visite me plongea dans la consternation. Le plan qu'il a affiché dans la chapelle provisoir ne plaît à aucun de ses futures paroissiens (gens du peuple et hivernants bourgeois) lesquels rêvent de quelque chose de plus « beau » et ne donneront par leurs offrandes de chrétiens pour une construction humble.

Les gros donateurs — moins directement intéressés à la chose — n'ouvriront leur bourse, à plus forte raison, que sur l'exposé tapageur d'un projet à grand spectacle.

Pour l'érection d'une « basilique » avec propylées et clocher sur le roc dans lequel on fera monter les visiteurs pour admirer une vue qu'on a d'en bas, aussi belle entre les pins, pour un sanctuaire genre Fourvière, l'Abbé Z. est sûr que les millions viendront à lui et m'en donne des preuves assez troublantes.

Pour lui, il ne désire qu'une chose : accomplir au plus vite le vœu qu'il a fait à la Sainte-Vierge ; comme, d'autre part, il m'avoue n'avoir pas été choqué par la laideur de Fourvière, la tentation est trop forte, et tous les pertinents conseils de «l'Art Sacré » ne pourront rien là-contre.

Ce prêtre a fait bâtir une chapelle campagnarde fort honorable dédiée à Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Il cherche depuis ce temps un donateur pour une statue convenable de la Sainte et s'est vu forcé de renoncer à des offres considérables pour des dons qui s'en tiennent à des statues du goût que vous devinez. Les donateurs de notre région offrent de grosses sommes pour des choses laides et inutiles et refusent de voir leur argent servir à autre chose.

Quiconque observe tant soit peu et réfléchit, reconnaîtra, parfaitement caractérisé par notre correspondante, le mal le plus profond, le plus grave, qui semble rendre vains tous les efforts. Et l'on voit qu'il est d'ordre spirituel. Dans tous les maux, on est amené à dénoncer la complaisance des chrétiens pour Mammon, sous la double forme de l'orgueil et de la concupiscence des yeux. « Faire riche », « faire de l'effet », tel est l'idéal des pasteurs et des fidèles.

Le mal est-il sans espoir ? A certains jours nous le croyons, et sommes tentés de secouer la poussière de nos sandales. Nous apercevons combien sont multiples, généralisées, sans cesse renaissantes de toutes parts les causes du mal.

Mais il faut reprendre courage, en remarquant d'abord que cette perversion est naïve, inconsciente, et non seulement dans les âmes qui semblent médiocres, mais en de très saintes gens et en des personnalités éminentes, toutes de bonne volonté. Comment s'en aviserait-on, puisque jusqu'ici tout le monde et tout la développe ? L'expérience prouve que si l'on dénonce le mal, beaucoup le reconnaissent et réagissent contre lui. C'est pourquoi nous devons le stigmatiser en des termes désobligeants qui aident à faire apercevoir qu'il est spirituel.

Et puis, espérons dans les élites authentiques (surtout laïques), qui prennent consistance. Dieu merci, elles osent maintenant se plaindre, et bien haut, de ce qui était naguère placidement admis. Elles crient leur exigence d'une vie de l'Eglise effectivement conforme à l'Evangile (cf. p. 45).

EFFORTS

DE

RENAISSANCE

Il est plus nécessaire que partout ailleurs de se rappeler ici que nous n'entendons nullement donner un traité, où tout devrait être parfaitement mis en place et équilibré. Nous ne voulons que convier les responsables de la reconstruction des églises à une prise de conscience rapide de l'essentiel. Pour notre part, nous n'y sommes parvenus que par dix ans d'observations. Nous ne notons pour l'instant que quelques repères caractéristiques.

L'essentiel, après avoir compris que les critères d'appréciation eux-mêmes ont été viciés et qu'une longue complaisance pour des choses détestables a tout gâté, c'est de reconnaître les directions dans lesquelles un progrès réel s'est fait. Des architectes se sont efforcés un peu partout, depuis vingt ou trente ans, de RETROUVER LES LOIS CONSTANTES DE L'ARCHITECTURE, outrageusement méconnues par l'immense majorité de leurs confrères.

Ils ont, plus ou moins heureusement, retrouvé ces lois, en s'efforçant de résoudre *les problèmes de la construction religieuse moderne, c'est-à-dire surtout les problèmes d'une construction qui assure la meilleure visibilité de l'autel et pour laquelle on ne dispose pas des moyens financiers d'autrefois.*

Il faut d'abord marquer de l'estime pour des constructions sans qualité éminente, entachées même parfois de défauts, mais somme toute de bon aloi, dont nous donnons trois exemples ci-dessous et s
la page suivante. Ces églises modestes sont couver
de voûtes légères, surmontées de la charpente c
porte le toit. Les voûtes partent presque du sol,
le toit descend très bas, pour économiser les mur
il y a donc des pénétrations pour l'éclairage. L'app
reil est en briques dans nos trois exemples, nullem
ou partiellement revêtu d'un crépi ; il pourrait ê
aussi en moellons. L'intérêt plastique de telles égli
est la simplicité du parti, l'absence totale ou presq
totale de prétentions, une certaine sensibilité dans
jeu des matières, l'ampleur du volume, la justesse
l'échelle. De telles églises, de petite et moyenne
mension, peuvent se différencier beaucoup selon
besoins, en gardant un air de famille, et on les rev
sans ennui, à cause de leur modestie. Elle sont é
demment quelque chose d'un peu scolaire ; faci
ment leurs formes accusent des maigreurs ;
éléments de décor les amenuisent encore. Il arri
comme à Saint-Maurice-Gravelle qu'elles multipli
excessivement leurs plans. Mais enfin, elles retro
vent quelque peu le caractère des honnêtes égli
villageoises d'autrefois, tout en étant adaptées a
besoins courants d'aujourd'hui. *Qu'on les obser
on s'aperçoit qu'elles valent dans la mesure où e
continuent simplement une tradition, qui est toujours
mise.* Il ne faut pas tenir à ce que les architec
inventent à tout coup!



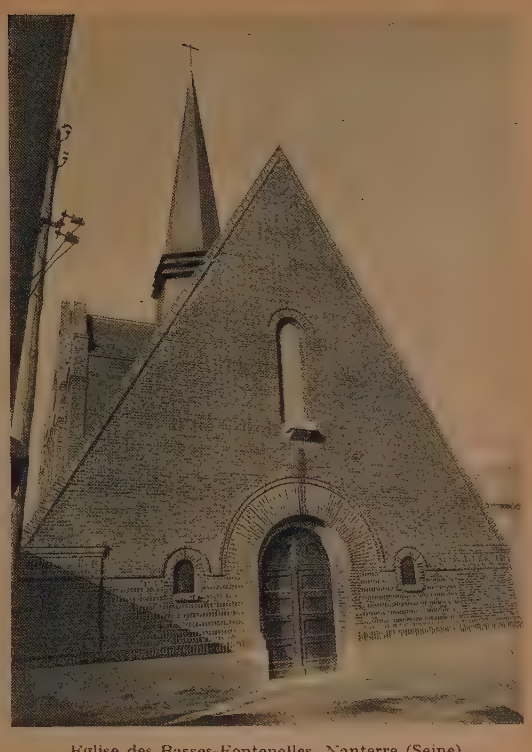
Tandeau de Marsac. Eglise S. Maurice Gravelle (Seine).

Dans cette ligne, M. Henri Vidal a élevé avant la uerre, durant plusieurs années, d'assez nombreuses etites églises qui étaient des prodiges de bon marché t dont l'atmosphère avait du charme. La maçonnerie n était le plus souvent de moellons, d'un appareil ngénieux qui dessinait toutes sortes de motifs ; la oûte était supprimée, les pénétrations aussi, la harpente apparente. On pouvait déjà regretter une echerche de pittoresque qui parfois engageait (ainsi ans l'église Saint-Jean, de Cachan) à une multiplication de trop de formes, trop diverses, en un trop etit espace, un caractère rustique insolite parmi des nmeubles ouvriers, un goût de décor et, dans la lupart des façades, une tendance à les traiter comme elles d'énormes monuments, alors qu'elles étaient e dimensions fort modestes. Ce n'en étaient pas noins des œuvres intéressantes, qui contribuaient rendre le sens des volumes traditionnels.

De même, les églises de Novarina, en Savoie *l'Art Sacré*, mai 1938 et cahier n° 3) s'inspirent des halets de montagne et présentent intérieurement un eau volume simple.

Dom Bellot mériterait une étude approfondie, que ous lui devons. Dès 1910-1912, son église abbatiale le Quarr, dans l'île de Wight, avait magistralement le aractère des plus nobles choses de toujours. Les omplications du détail, qui allèrent en s'aggravant usqu'aux plus disgracieuses grimaces dans les formes t jusqu'à d'intolérables bariolages de couleurs, ne eront jamais oublier que Dom Bellot montra un éritable génie monumental. (Cf. la chapelle du rieuré Sainte-Bathilde, à Vanves, *l'Art Sacré*, janier 1937 et Cahier n° 5). Sans doute, il engage à les excès décoratifs hasardeux, fatigants, vite démolés, à une multiplication de formes obtuses, aiguës, redents, à facettes ; il lance des arcs aux formes tranges pour franchir des portées peu considérables, lors qu'une simple poutre de béton serait à tous oints de vue la solution économique ; il est donc un naître dangereux. Il est néanmoins un maître excepionnel pour l'ampleur et la richesse de certaines de es conceptions architecturales, animées — on le ent tout de suite — d'un grand esprit religieux.

Le sens monumental est accusé en quelques euvres marquantes des trente dernières années, particulièrement à Saint-Louis de Vincennes, de Droz et Marrast (dont les plans datent de 1912 déjà ; cf. cahier n° 4, p. 21), à Sainte-Mathilde de Puteaux, de Jean Rey (cahier n° 5, p. 9), où se retrouve la gravité de nos églises classiques françaises.


Eglise des Basses-Fontenelles, Nanterre (Seine).

Parallèlement, en Suisse romande (1), dans l'atmosphère épanouie que créait Alexandre Cingria, Fernand Dumas prodiguait les ressources de son imagination en des églises de village pleines de vie,

(1) *L'Art sacré*, mars 1939.


Omez
Eglise du
Divin Sauveur,
Bruxelles.



Henri Vidal. Ste Hélène et S. André, Courbevoie.
Photos Chevojon

d'un art dont Cingria a dit lui-même qu'il est « à la fois nouveau, gai et familier, parfois pompeux et grandiose, et tout imprégné de fantaisie » (2). Un certain manque de discipline, néanmoins, affecte cette architecture et l'empêche d'avoir toute la valeur exemplaire qui pourrait être à tant d'égards la sienne. Dans le décor une tendance théâtrale, assez frivole, affecte ces églises.

(2) *L'Art sacré*, mars 1937.

Quelques architectes italiens ont retrouvé aussi le sens des beaux volumes, mais avec grandiloquence. Ils mêlent de façon déconcertante un sens classique authentique et un académisme incertain.

L'apport des pays germaniques a sans doute été plus décisif. Il subit évidemment la marque d'une sensibilité qui n'est pas la nôtre et qui nous oblige à transposer beaucoup de choses. C'est ainsi que certains monuments remarquables comme l'église Saint-Henri, de Bamberg, par Michel Kurtz (1927-1929) ont un air dur et farouche qui ne convient nullement à nos églises. Cela va sans dire. Il est plus nécessaire, sans doute, de prendre garde au caractère trop extérieurement décoratif, volontiers théâtral qui est souvent celui des architectes allemands, comme Herkommer, Dominique Böhm en la première partie de sa carrière. Holtzmeister a montré plus de maîtrise dans l'adaptation et l'agrandissement d'églises anciennes que dans ses créations entièrement nouvelles, ou dans les églises de petites dimensions que dans les grandes.

Avec le recul du temps dont nous jouissons déjà un peu un phénomène analogue apparaît dans l'architecture allemande et dans la française. Les édifices qui paraissent avoir le plus de chance de durée sont, d'une part, ceux qui ont affirmé avec courage et sagesse la tendance plus « fonctionnelle » que nous dégagerons tout à l'heure, d'autre part, ceux où un jugement superficiel ne verrait que des œuvres de transition vite démodées, mais qui ont une valeur permanente, indépendante des fluctuations du goût, parce qu'ils sont construits selon un parti net et logique et qu'ils adoptent de grandes formes simples. Ainsi, chez nous, Saint-Louis, de Vincennes. Ainsi, en Allemagne, les meilleures œuvres de Bossle et de Martin Weber.

En Hollande, les architectes et le public gardent généralement leur goût pour des jeux de briques assez fastidieux, pour des formes massives, compliquées de ressauts, de biais, pour les arcs en tiers-point et en général des variations sur les thèmes connus (ainsi



H. Vidal
N.-D. des Fleurs,
à St-Maur (Seine).

Appeville (Manche) photo Paul Bony.

CE RAPPEL DE LA QUALITÉ
HABITUELLE AUTREFOIS,
QUE RETROUVENT PLUS OU MOINS QUELQUES ARCHITECTES

ropholler). Mais l'œuvre de Boosten mérite d'être gnalée, dans le mouvement de retour à des disciines saines. Cet architecte de Maastricht a construit s églises dont les masses sont largement distribuées équilibrées. Leur grand caractère, la mise en valeur un large sanctuaire formant souvent tour, et visible de partout, procurent intérieurement une profonde impression de sacré. A l'extérieur, elles s'intègrent admirablement dans le paysage, s'accordent à l'atmosphère. Leur bon marché est étonnant : la plus grande de celles que nous reproduisons a coûté 750.000 francs de 1938.





Holzmeister. S. Anton (sous le col de l'Arlberg, Tyrol).



Boosten. Chapelle d'un collège à Schiedam (Hollande).
Céramiques sculptées par Maria Delago de Murano.

Boosten. Eglise de Stein-Kerensheide, près de Maastricht
(extérieur et intérieur.)






Bosslet. Eglise d'Ixheim (1930-1933).



Dominique Böhm. Ringenberg (1935).

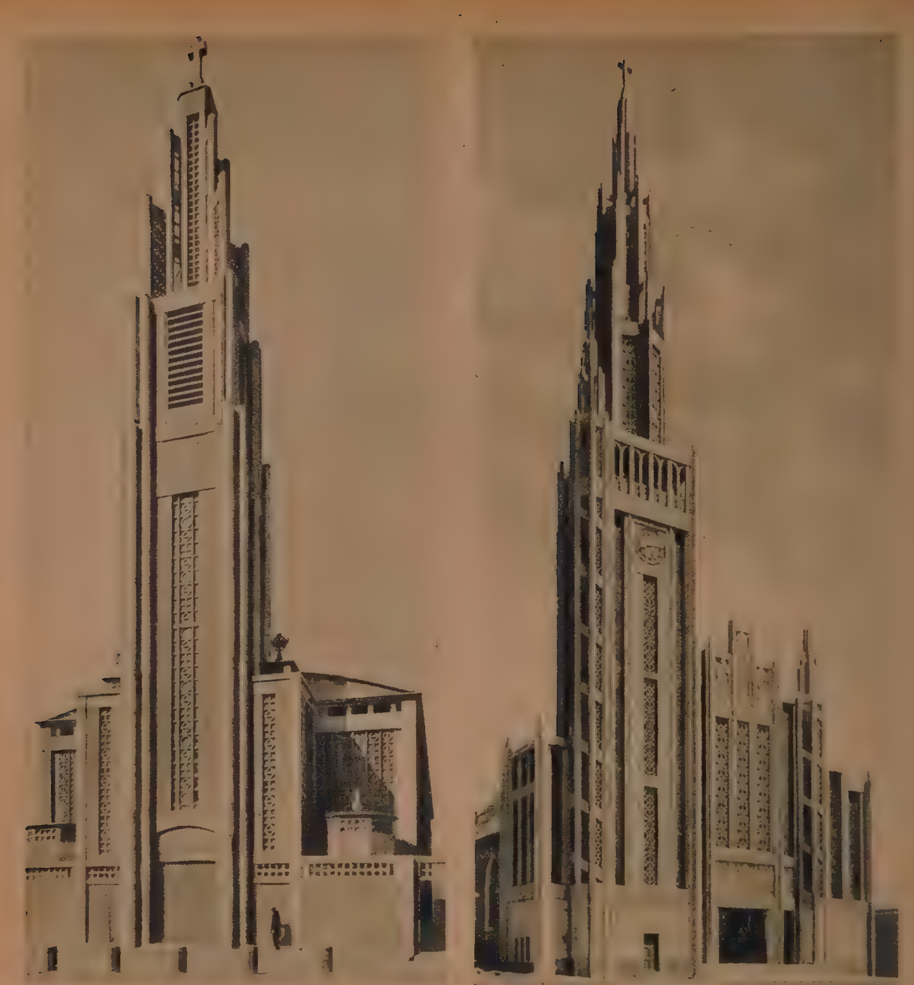


Kramreiter. Eglise de Klederinġ, près de Vienne.





Kramreiter, Eglise des Pallotins, à Vienne.



Photos Chevojon

A gauche, N.-D. du Raincy, par Auguste Perret (1923); *à droite*, église de Moreuil (Somme), par Duval et Gonse (un peu postérieure).

L'église de Moreuil est assurément quelque chose de très honorable. Mais son parallèle avec celle du Raincy engage à des réflexions salutaires. Lorsque les deux églises étaient dans leur nouveauté, Le Raincy passait pour une œuvre de parti pris, « outrancière ». On se félicitait de ce qu'à Moreuil la structure de poteaux et de poutres, inspirée évidemment du Raincy, eût été traitée avec une rigueur moins dépouillée. Aujourd'hui, Moreuil, malgré tout son mérite, apparaît comme une œuvre hybride, un compromis assez gênant. Le Raincy comme le chef-d'œuvre accompli.

En effet, les architectes de Moreuil ont évidemment voulu garder la silhouette déchiquetée, hérissée, des églises de la fin du moyen âge (Exemple Notre-Dame de l'Epine, page 21.) Mais tout se tient dans un édifice, et au parti d'ensemble très diversifié correspond une décoration très fouillée; ce n'est pas du tout par hasard que l'architecture et la décoration gothiques ont évolué dans le même sens d'une acuité croissante. Un parti comme celui de Moreuil *appelle nécessairement* une mouluration très complexe, des fleurons sculptés au bout des pinacles, etc. OR CE SERAIT UN CONTRE-SENS EN BÉTON, et très heureusement les architectes s'en sont gardés. Ils ont traité selon des formes rectangulaires relativement simples des structures qui exigeaient un traitement beaucoup plus fantaisiste. *La preuve est faite, par une telle église, que le béton ne convient pas à l'exécution d'un parti somme toute purement décoratif et sentimental. Si on l'emploie, on doit, comme au Raincy, renoncer à rappeler de tels partis, et compter, pour l'expression architecturale, sur la courageuse manifestation de la structure en de belles proportions.*

Perret, dans l'architecture, est comparable à un constructeur de carrosserie d'automobiles qui, dès 1900, aurait adopté logiquement les formes actuelles, tandis que tout le monde traitait encore l'auto comme une voiture sans chevaux. Il a fallu trente ans au moins pour que l'œil se fît aux formes logiques des autos. En architecture, s'attardera-t-on à rappeler plus ou moins des formes qu'on fait regretter, ou hâtera-t-on l'acceptation par l'œil, par la sensibilité, des formes qu'exigent les structures ?

A STRUCTURES NOUVELLES FORMES NOUVELLES

NOUS COMPTONS BIEN QUE L'ON NE MESURERA PAS L'IMPORTANCE DES SECTIONS DE CE CAHIER A LA PLACE MATERIELLE QU'ELLES OCCUPENT

Si celle-ci n'est pas plus considérable, c'est pour deux raisons :

Une raison de fond, hélas ! Un heureux emploi des formes logiquement déterminées par les structures modernes est rare encore. On a l'embarras du choix quand il s'agit de montrer ce qu'il ne faut pas faire. On a encore un choix assez ample quand on veut donner des exemples de tentatives louables. Mais les œuvres décisives qui manifestent ce que pourrait, ce que devrait être l'architecture religieuse moderne ne sont pas nombreuses. Nous ne regrettons donc pas trop que la présente section soit courte. Elle exprime l'essentiel de ce que nous avions à dire, SELON LA VÉRITÉ, C'EST-A-DIRE PLUS A L'ETAT DE VŒU QUE DE RÉALISATION.

Cependant, nous pourrions donner plus d'exemples. Ici joue la seconde raison. Le présent cahier est inséparable des autres. Nous demandons instamment que l'on se reporte au CAHIER N° 7 (Eglises de Carmaux, par Perret ; de Sainte-Alène à Bruxelles, par Bastin ; Chapelle de Vanves par Marme) et au CAHIER PROCHAIN sur l'architecture religieuse en Suisse alémanique.

Mais les différents efforts de renaissance que nous venons de rappeler sont faits en conservant l'aspect général de l'église traditionnelle. De cela, disons-le formellement, nous ne nous plaignons pas. Nous nous plaisons à répéter qu'il y a des formes éternelles. Pratiquées sans truquage, avec simplicité et plénitude, correspondant bien aux besoins et accomplissant les lois de l'harmonie, elles mériteront toujours l'estime et causeront la joie.

Mais comprenons que là n'est pas l'intérêt principal en notre temps. Certes, nous refusons d'identifier purement et simplement l'architecture moderne et l'architecture du béton armé. Néanmoins le problème constructif majeur, quand il s'agit d'un grand volume comme celui d'une église est toujours celui de la couverture. Le béton armé permet de le résoudre aisément. Les « voûtes en coquille d'œuf », les plafonds portés par des poutres, quand les portées ne sont pas énormes, et les arcs pour les plus vastes espaces, ne pèsent pas, n'exercent pas la poussée des voûtes appareillées, et donc **déterminent une architecture légère, dont les proportions, l'allure et tous les éléments — car tout est solidaire — seront forcément différents de l'architecture par assises plus ou moins lourdes et superposées, qu'on a connue jusqu'ici.**

Dom Böhm. Eglise de l'Institut Caritas, Cologne-Hohenlind (1928)

Il ne faut pas dire : avec le béton, on fait ce qu'on veut. Il n'est pas un matériau déterminé comme telle espèce de pierre, la brique ou le bois ; il est une matière qu'on arme à sa guise et que l'on coule dans des moules auxquels on donne les formes qu'on veut. Aussrément, ce sera le triomphe de l'ingénieur dans la ligne de son métier d'exécuter en béton le plan le plus étrange élucubré par un architecte, ce que la pierre ne permettrait pas. Mais une acrobatie du moment qu'elle est possible à la force, à l'entraînement et à la souplesse, n'en est pas moins une acrobatie. Il y a des lois *d'économie*, au sens complet du mot, propres à la construction en béton.

A un premier examen il apparaît qu'observer ces lois fera, selon les cas, aboutir à **l'une ou l'autre des quatre formes d'architecture religieuse que voici, toutes quatre logiques :**

1° LA CARCASSE LEGERE DE POUTRES ET POTEAUX, type dont le chef-d'œuvre inégalé demeure Notre-Dame du Raincy. Il donne lieu à bien des adaptations selon le système de couverture, de clôture et d'éclairage diurne. Il donne même lieu à une construction partiellement inversée, que Perret lui-même a logiquement proposée dans ses plans pour Carmaux (cahier n° 7, p. 14-15) ;

2° LA COUVERTURE PORTÉE PAR DES MURS LEGERS.




A.-G. Perret. Eglise du Raincy (Seine-et-Oise)

QUI PEUVENT ETRE EN MOELLONS, EN BRIQUES, OU EN MATERIAUX ARTIFICIELS. C'est l'architecture dont le premier exemple décisif, à notre connaissance, a été donné par Rudolf Schwartz à Aix-la-Chapelle, et qui est magistralement pratiquée en Suisse alémanique (notre prochain cahier) ;

3° LA STRUCTURE DE GRANDS ARCS. Elle est requise et donc raisonnable pour les grandes portées. Mais il est rare, étant donné la facilité avec laquelle on fait franchir aujourd'hui à une poutre de béton un espace considérable, qu'il n'y ait pas lieu de préférer la poutre à l'arc. *On doit certainement réagir contre la tendance trop marquée qu'on a à jouer avec des arcs quand la surface à couvrir est minime.* Les architectes s'amusent trop volontiers à des hangars d'Orly en miniature. Ils attestent en cela une prédominance du goût décoratif et sentimental (l'arc passe pour « religieux ») sur le sens de « l'économie » (cf. plus loin p. 41), les coffrages des arcs en béton étant fort dispendieux ;

4° L'EGLISE CONSTITUÉE ENTIÈREMENT PAR DES VOUTES MINCES. Avouons que jusqu'ici ce mode de construction n'a pas été traité d'une façon pleinement satisfaisante. Il y a lieu de chercher encore. La forme pourrait être belle, elle pourrait être *la forme enveloppante par excellence.*

Il y a lieu de remarquer une cinquième forme d'architecture déterminée par les techniques modernes : *les murs porteurs et les fermes de fer.* On peut faire de charmantes *charpentes métalliques légères.* Celle qu'on voit actuellement dans l'église de Sacré-Cœur de Grenoble (cf. plus loin p. 44) serait agréable, si elle ne reposait pas sur des murs ridicules ; il est question du reste, de la cacher par un plafond.

Nous avons dit (p. 10) pourquoi l'architecture la plus logique passe communément pour n'être pas « religieuse » : parce que les formes en ont été employées jusqu'ici presque exclusivement à des usages profanes, dans l'atmosphère matérialiste et païenne du monde moderne.

Chose étrange, lorsqu'on en aggrave la sécheresse et la dureté par un heurt agressif de lignes, par une

H. Schagen
Reuss-s.-le-Rhin.



Wytiska. Eglise à Vienne.

cacophonie de matières trop diverses (généralement artificielles), par la discordance des couleurs (surtout dans les vitraux), alors les ecclésiastiques et les fidèles admettent plus volontiers ces formes.

Bien entendu, on ne cédera plus à cette tentation. On s'efforcera, au contraire, de réaliser le plus possible des églises qui élèvent à la beauté et à l'atmosphère de prière les formes les plus logiques. Comment cela? Nous en donnerons dans notre prochain cahier les exemples qui sont, à notre connaissance, les plus beaux avec celui du Raincy.

SOMME TOUTE, L'ARCHITECTE DISPOSE DE PLUSIEURS ENSEMBLE DE MOYENS POUR TRANSFIGURER UNE ARCHITECTURE TROP SECHE :

1° LA BEAUTÉ DES PROPORTIONS ; LE RYTHME DES ÉLÉMENTS D'ARCHITECTURE ET PARTICULIÈREMENT DES APPUIS ; UN PARTI ACCUSÉ D'ÉQUILIBRE DES HORIZONTALES ET DES VERTICALES, OU DE PRÉDOMINANCE DES UNES OU DES AUTRES ;

2° UN PARTI DE DISTRIBUTION DE LA LUMIÈRE ET DES OMBRES ;

3° UN PARTI COLORÉ, SOIT PAR LA PEINTURE CHANTANTE DE CERTAINS ÉLÉMENTS DE L'ARCHITECTURE, SOIT PAR LES VITRAUX ; c'est ainsi qu'au Raincy l'atmosphère créée par les vitraux fait partie essentielle de la conception ;

4° LA QUALITÉ DE LA DÉCORATION ; LE SOIN DES DÉTAILS ; LA BEAUTÉ DE QUELQUES OBJETS, PEU NOMBREUX, D'UNE BELLE MATIÈRE, BIEN MIS EN VALEUR : l'autel, son crucifix, ses chandeliers, la chaire, une ou deux statues ou peintures, les courtines, etc.



LA PARFAITE « ÉCONOMIE » DE L'ARCHITECTURE ANCIENNE

Baptistère Saint-Jean à Poitiers - Photo d'Heilly



1. En dépit de ses lucarnes d'une fantaisie assez frivole, cette chapelle serait très honorable mais cette entrée!... Si l'on n'a pas de quoi en faire une qui soit digne, qu'on n'en fasse pas du tout! Qu'on n'affecte pas avec cette mesquinerie des ambitions qui appellent d'autres moyens.

2. On n'a pas de quoi construire dignement la chapelle elle-même, et on lui accorde un pignon surélevé, d'une forme compliquée, muni (nous ne disons pas décoré) de sculptures. On ne se rend donc pas compte cela ne peut être que lamentable ?



LA PAUVRETÉ HONTEUSE D'AUJOURD'HUI



3. On perd de l'argent à élever un mur maigre et trop haut qui n'a aucun rap avec l'église, parce qu'on est dominé pa volonté du faux-semblant. On ôte tout ca tère au mur latéral en brisant d'une fa obtuse le haut des fenêtres, au lieu d'ado un linteau droit qui aurait pu être grave vertu de cette propension à mettre indigente fantaisie partout où il faudrai simplicité, le sérieux.

NE RETROUVERA-T-ON PAS LE SENS CHRÉTIEN DE LA DIGNITÉ DANS LA PAUVRETÉ?

« Ne pas viser plus haut que ses possibilités. »



Pierre Barbe. Chapelle de l'alpe d'Huez, 1939.

LES SUJÉTIONS DE LA PAUVRETÉ

Ce sujet exige une section spéciale. Il est aujourd'hui trop grave. Et il est la pierre de touche. C'est à ce sujet que s'opère le mieux, en architecture, le discernement des esprits. Quel est dans la pénurie le comportement de qui fait bâtir, et de qui bâtit?

Car, nous avons sans cesse vu se dégager la grande loi de l'architecture : la loi de *l'économie*, au sens le plus profond et le plus large du mot : la loi de la juste dispensation des moyens. En toute architecture, les moyens seront sagement au service *de l'esprit*. On pleure, quand on voit les architectes des églises chrétiennes, *encouragés en cela par ceux qui font construire*, bafouer outrageusement cette obligation. Le chrétien devrait souffrir, quand il dispose de ressources abondantes, de voir éclater l'ostentation. Il devrait sentir que la magnificence appelle l'esprit de pauvreté jusqu'en son déploiement, comme la magnanimité exige l'humilité.

Mais que faire, quand — ce qui est, *Dieu merci*, plus fréquent — l'Eglise est pauvre?

D'abord, *tant qu'on ne peut pas faire convenablement une chose, on ne doit pas la faire*. Que l'on demeure avec courage dans un provisoire évident, dans une crypte au-dessus de laquelle l'église tardera



Chapelle japonaise (v. p. 43, cf. p. 48.)

En haut
et en bas :
Rudolf Schwartz,
Chapelle à
Leversbach
(Eifel)
(Extrait de : Monatschefte
für Baukunst und
Stadtebau, Berlin,
août 1935.)



longtemps à s'élever, dans la future salle paroissiale, dans un hangar. Que l'on construise convenablement une partie de l'église (ce qui fera plus facilement venir les ressources pour le reste), au lieu de mal faire le tout avec la même somme.

On doit être impitoyable pour les procédés de construction « bon marché ». Ils finissent par coûter très cher, en réparations continuelles, quand cé n'est pas du fait de l'écroulement (cahier n° 4, p. 32). Mais nous présentons cette considération matérielle — fâchés que beaucoup ne soient sensibles qu'à elle — moins pour elle-même que comme significative de l'ordre réel des choses. Il faut ce qu'il faut. On n'escamote pas les exigences qui sont inscrites dans la nature des choses, on ne biaise pas avec elles.

Il y a des lois de l[a] construction. Le[s] enfreindre es[t] *malhonnête.* Tan[t] mieux si l'on e[n] subit alors dom[-] mage ! Le plu[s] souvent, pour n[e] pas dire dans tou[s] les cas, se soumet[-] tre à *l'économie*, c'est-à-dire construire d'une faço[n] rationnelle, e[n] acceptant tous les éléments qu'il faut, et rien qu'eux en les hiérarchisant, de façon stricte, de façon qu[e] tout joue pleinement son rôle et rien que son rôl[e] (cf. Carmaux, n° 7 p. 14-17), c'est atteindre au *styl[e]* et c'est en même temps faire la construction la plu[s] *économique*, au sens superficiel et vulgaire des moindre[s] frais.

Il s'agira donc de **ne pas viser plus haut que se[s] possibilités.** L'expression est de Mme Dominiqu[e] de Ménil qui, dans un article de *l'Art sacré*, en avr





En haut et en bas : P. Barbe, Chapelle de l'alpe d'Huez.

(Nous prions d'excuser le halo, n'ayant pu nous procurer un autre document.)

7, avait tiré les leçons d'une humble et délicieuse pelle construite en bois au Japon. De cette chale, nous tenons à redonner ici deux images. « Pourpi, demandait Mme de Ménil, ne construisonsis pas des églises simples et charmantes comme e-là? — Autrefois, l'homme qui construisait dehors de toute préoccupation artistique, simplent pour avoir ce dont il avait besoin, faisait tours une œuvre *sincère*. Elle pouvait être gauche, ste, elle n'était jamais laide. A-t-on vu une habion de paysans laide? Que ce soit une maison de e-de-France, le chalet d'un village de montagne un mas provençal, elle était toujours bien approée à sa fin et faite avec goût. La tradition encoueait le style local tout en encourageant les innoions. » L'industrie et ses fabrications en série, peu à peu supprimé toute intimité entre l'objet et son créateur, et elle a du même coup rendu impossible l'éducation de l'ouvrier par l'objet. » On doit donc souhaiter, chaque fois que cela est possible de rétablir ce contact. Malheureusement la sensibilité des artisans est à rééduquer. *Dans bien des cas, la construction de l'église permettrait de faire cette rééducation.* Il faudrait que l'architecte fût lui-même sensible, ce qui est rare. Il faudrait qu'il prît la chose à cœur. Comme M.-Y. Froidevaux, à Carsac, il montrerait longuement au menuisier une vieille porte de grange, il lui ferait reprendre goût à la technique de ses pères. Et ainsi pour tout.

Mais, en fait, dans la plupart des cas, l'économie exigera que l'on se contente de procédés industriels. **Alors, de grâce, qu'on ne leur demande pas plus qu'ils ne peuvent donner!** *Ils sont d'une sécheresse irrémédiable. Eh bien, qu'on adopte un parti*





qui s'accommode de la sécheresse, où la sécheresse prenne du caractère, et jamais un parti qui exige une exécution sensible et raffinée (cf. p. 36).

A plus forte raison, que l'on ne prétende pas racheter la pauvreté par des formes fantaisistes, des brisures de lignes, des ressauts, des moulures inutiles, des ornements qui n'ornent pas. On est honteux d'être obligé d'exprimer des vœux qui vont sans dire, mais l'expérience prouve que non seulement on doit les dire mais les crier.

A plus forte raison encore, que l'on ne construise pas des éléments d'architecture qui, pour être honnêtes, demanderaient des ressources dont on ne dispose pas. En général (on le constate dans ce cahier même) nous ne nommons pas ce que nous réprouvons. Mais il y a des cas tellement scandaleux qu'ils exigent un pilori exemplaire. Disons donc combien est grotesque cette façade du Sacré-Cœur de Grenoble que nous reproduisons ci-contre. On n'a pas besoin de clocher car il y en a un (énorme d reste), en construction, chevet, on n'a pas de quoi l construire convenablemen on en veut quand même ! O élève donc ces deux mo gnons informes. On n'a pa de quoi faire un avant corps vraiment monumen tal ; on veut quand mêm un motif central bien bou souflé. Regardez donc l plupart des églises ! *Menson ge, mensonge partout,* **men songe en hommage Mammon,** *dont on simu de façon dérisoire les prestige Jésus-Christ veut enseign au monde, par son Eglise, dignité dans la pauvreté ; s églises prêchent l'affectatio de moyens humains qui fo défaut.*



Le Sacré-Cœur de Grenoble (voyez, ci-contre, la critique).

Ainsi, nous trouvons toujours, sous les problème de formes, des problèmes spirituels et, en particulie nous voyons sans cesse reparaître l'exigence de pauvreté en esprit. On ne s'étonnera plus que nou nous plaisions à répéter : Cette béatitude est l'intr duction à l'art chrétien, comme au christianisme.

SUR LE CARACTÈRE RELIGIEUX

Quand on voit les complications dans lesquelles les architectes tombent pour donner à leurs églises le caractère « religieux », on en vient à se dire : il faudrait tromper ces architectes. On devrait leur demander de nobles granges. Ils n'auraient pas l'imagination encombrée de tant de réminiscences qui les gênent, et certains feraient sans doute quelque chose de grand, de grave, d'allègre et de pur. Ce serait pour de bon une église.

Comment ne nous serait pas suspect le sentiment de gens qui disent d'une belle architecture dépouillée : Ce n'est pas une église, c'est une usine ou un garage ? Ils sont contents dès que l'architecture singe l'ancien, qu'elle est mièvre ou violente, ou que l'on y prodigue la décoration. Leur religion — du moins son expression artistique — est le ressassement des vieilles formules, la sentimentalité ou le goût de la richesse.

Le malheur est que les simples ne soient plus simples, qu'il n'y ait plus que des demi-cultivés. On ne peut plus s'en rapporter au discernement spontané, comme Molière au jugement de sa servante. L'artisan croit qu'on se moque de lui quand on préfère la vieille porte de la grange, mal équarrie, à l'industrielle exactitude qui est maintenant so idéal. Toute expression spirituelle donne lieu à d méprises analogues.

La renaissance, si elle doit se faire, la résistanc en tout cas à l'avilissement, sera désormais l'œuvr des artistes et des spirituels. D'eux viendront l initiatives, le rappel des valeurs permanentes, le transposition actuelle.

Dans la cité moderne — campagne ou ville dans la nouvelle barbarie, l'église, par sa seule pr sence, ne reprendra-t-elle pas son rôle éducateur Fera-t-elle plutôt, comme c'est le cas (on l'a vu la surenchère du *chiqué ?*

Certains croiront trouver dans nos remarques un contradiction. Ils se plaindront que nous acceptio volontiers le « baptême » de la gare, du hangar, d stade, voire du cinéma, quand nous nous indigno d'églises qui ressemblent au hall de quelques « Nou velles Galeries ». C'est que — on l'aura compris dans le premier cas, nous pensons à la dispositio générale et au volume, dans le second à l'aspect, a caractère de l'architecture, à ce quelque chose d vulgairement mondain qui affecte la plupart de magasins de nouveautés. On peut aussi bien distin

ıer entre les possibilités religieuses d'une salle de néma qui aurait de nobles proportions et l'impossibilité d'admettre qu'une église présente l'aspect : la plupart des cinémas. A quoi nous ne manquons ıs d'ajouter que l'adoption pour une église des spositions d'un cinéma — à supposer qu'elle nvienne en certains cas, possibilité que nous ne isons rien de plus que ne pas exclure *a priori* — emanderait en ces cas sérieux examen et entraînerait ns aucun doute bien des adaptations. Le baptême *ansforme* un homme.

Notre étonnement est de voir la facilité avec quelle on admet à l'église les formes les plus triales en leur pauvreté et leur prétention, la décoraon la plus frelatée, tandis que les mêmes archictes, fidèles et prêtres se scandalisent à la vue des chitectures les plus authentiquement spirituelles

Le caractère religieux ne sera pas demandé à une coration surajoutée, pinacles, signes symboliques, ıoique la présence judicieusement ménagée de ıelque symbole éveille, oriente, dans un sens relieux l'esprit du contemplateur.

Le caractère religieux ne sera pas demandé à une houette traditionnelle, ou à l'emploi de formes nsées religieuses, comme l'arc en tiers point. Moins core recourra-t-on (honteusement) à des formes ıi prétendent rappeler à peu près des éléments piqués d'architectures religieuses anciennes tout en étendant « faire moderne », comme le triangle par quel tant d'architectes terminent leurs baies, ou t arc parabolique qu'ils prodiguent à tort et à trars. Pourtant, on ne craindra pas les silhouettes aditionnelles, lorsque les structures dépendantes s matériaux employés les feront retrouver, non ıs, occasionnellement, que l'arc en tiers point luiême quand il se présentera pour ainsi dire de luiême comme la « solution » tout indiquée.

Le caractère religieux est là, dès que l'architecre se dépouille et organise l'espace avec force et gularité. Qu'elle nous dégage de l'éphémère en crifiant en elle l'accident à l'affirmation des structures. Qu'elle nous rende graves par une juste pondération des horizontales et des verticales. Qu'elle accroisse sur nous son pouvoir par la distribution de la lumière et de l'ombre (cf. *Cahier* n° 5) et par l'accord des couleurs. Il y a là tout un monde de moyens dont l'analyse nous requerra peu à peu, et qu'en cette espèce de manifeste nous ne pouvons qu'évoquer.

Il faut seulement rappeler que le caractère religieux selon le christianisme n'est pas simplement celui du *sacré*. Le christianisme n'exclut pas la sainte « crainte », le retrait de l'âme en son néant devant le tout de Dieu, ce mouvement fondamental auquel nous invitent les architectures romanes et tant d'églises gothiques ou classiques, que l'architecture récente contrarie et que la simplicité des structures vraiment modernes est apte à favoriser. Le christianisme connaît aussi fortement que le judaïsme ou que l'Islam la sainte « crainte ». Mais l'amour la rend *filiale*, et s'élance en allégresse. **Les Béatitudes, redisons-le sans cesse, voilà le programme que l'architecte doit transposer en ses moyens d'expression** (cf. cahier n° 9, p. 22). La première de toutes est la *pauvreté spirituelle*, qu'accorde la crainte sacrée. La clef de toutes, et de la pauvreté même, est sans doute la *pureté*. Leur condition essentielle est la passion de vérité, de justesse, qui équivaut dans l'art à la faim et soif de justice. Et la béatitude suprême est la *paix*, témoignage de la perfection de l'ordre. Là est le critère dernier : les églises doivent être « visions de paix ».

Rayonnent-elles de paix, invitent-elles l'âme à la paix ?

Quand on a senti ces choses, la sévérité augmente pour ce que l'on voit admettre couramment. *On devient d'autant plus impitoyable pour certaines complications et cacophonies qu'elles ont une intention pieuse.* ON S'ÉTONNE QUE TANT D'AMES CHRÉTIENNES, DÉROUTÉES PAR LA NOUVEAUTÉ DES FORMES, NE PERÇOIVENT PAS L'ACCENT AUTHENTIQUE DE L'AME RELIGIEUSE DANS DE MODERNES ARCHITECTURES VRAIES, PURES, PAUVRES ET PACIFIÉES.



P. Barbe, Alpe d'Huez.

POURQUOI
la reconstruction des églises sera sans doute ratée

Parce que les commandes seront faites comme à l'ordinaire au gré des intrigues locales et aux architectes qui ont des situations acquises — ils les ont acquises en prouvant par les églises qu'ils ont construites (selon les formules des pages 12 à 26) qu'ils ne sont pas qualifiés pour ces tâches. La plupart d'entre eux n'ont pas même pris conscience des errements dans lesquels ils ont été formés et ont travaillé jusqu'ici.

Parce qu'on ne semble pas se douter des problèmes que pose l'église d'aujourd'hui (p. 7 à 11; Cahiers n°s 1 et 4).

Parce qu'on n'y mettra pas le temps; on improvisera en hâte ce qui prétendra faire le plus *d'effet* aux moindres frais (p. 11 à 26).

Parce que la majorité de nos contemporains ne se plaisent en réalité qu'aux pastiches (p. 13 à 17), et aggravent ce goût par beaucoup de *prétention* (*passim*), notamment par la prétention d'être « modernes », tout en gardant la volonté de demeurer dans les routines anciennes (cf. p. 16 à 26).

Parce qu'en France nous n'avons pas, depuis le Raincy (qui ne représente qu'une des voies de l'architecture religieuse), d'exemples à montrer, faisant sentir de façon décisive ce que pourrait être couramment l'architecture religieuse. Faute de ces exemples, on rejettera comme utilitaires et non religieux les plans que les architectes vraiment avertis présenteront.

Au fond, parce que les Béatitudes sont trop loin de régner dans les âmes.

COMMENT
on peut partiellement réuss cette reconstruction

En recourant à des architectes qui on rompu avec les errements d'un siècle et demi capables d'œuvres *vraies* et *pures* (cf. page 28 à 43, moyennant les réserves présentées; cahier n° 7, p. 13 à 17, 19 à 25).

En examinant dans chacun des cas comment se posent ces problèmes; en les résolvant avec logique, courage, sens des aspirations que conçoivent les élites chrétienne esprit évangélique (mêmes références que ci contre).

En traitant l'église avec le respect, le sé rieux, la réflexion qu'elle mérite; en n s'adressant qu'à des artistes *exigeants* (cf Cahier n° 7, p. 20 ; prochain Cahier). (Nou sommes prêts à fournir des noms et des adres ses.)

En acceptant franchement, *sans compro mis*, les formes qu'imposent les nouvelle structures, pourvu qu'elles soient traitée avec logique et avec un sens plastique har monieux (p. 36 et suiv.), sans toutefois ex clure, pour les édifices peu importants, l'em ploi des procédés constructifs traditionnel et des formes permanentes, pourvu qu'o n'y cherche pas une fausse originalité (c pages 28 et suiv.) et qu'on les réalise *pure*

En s'initiant aux réalisations étrangère particulièrement à celles de la Suisse aléma nique (CF. NOTRE PROCHAIN CAHIER, QUI N FAIT, POUR AINSI DIRE, QU'UN AVEC CELUI-C ET QUI N'EN EST DÉTACHÉ QUE FAUTE D PLACE).

Si multiples, profondes, universelles, d toutes part renaissantes sont les causes d mal, qu'en mettant les choses au mieux, no ne pouvons espérer qu'une réussite très pa tielle. Nous ne verrons pas la France « couvrir d'une *pure* robe d'églises neuves Du moins, si des élites prennent conscien et agissent un peu partout, quelques chef d'œuvre peuvent naître, quelques horreu et les plus graves absurdités peuvent êt évitées.

Notre campagne de 1947.

œuvre que tente « L'Art Sacré » est nou-
. C'est la première fois dans l'histoire du
uveau catholique et dans celle de l'art mo-
e que l'on s'attaque aux problèmes de l'art
rieux moderne dans leur ensemble.

paraissant régulièrement depuis quelques
comme revue, il va, en 1947, unir la for-
e du « cahier » traitant un sujet déterminé
lle du périodique variant les articles dans
ême numéro et suivant l'actualité : chaque
cule sera, dans sa première et plus grande
ie, consacré à une question, mais sa seconde
ie sera plus souple et plus variée, selon ce
les données du temps qui passe imposeront
uggéreront.

elle nous paraît être la formule qui corres-
pond, d'une part, à la nécessité de poursuivre l'étude méthodique de quelques grandes questions de base, d'autre part à l'obligation de considérer de multiples objets différents, de poser des jalons nouveaux, de continuer des enquêtes, observations, conversations...

Pour mieux réaliser cette formule, nous préférons publier huit fascicules de 48 pages plutôt que douze de 32; espérons un peu que des circonstances plus clémentes nous permettront plus tard d'en donner douze de 48...

Il nous faudra conserver le format actuel en 1947 encore. Mais nous augmenterons un peu les marges et adopterons, comme dans le présent cahier, un caractère lisible.

Art Sacré » poursuivra donc, en 1947, son effort en toutes ses directions :

econstruire les églises » :

/. L'exemple de la Suisse alémanique ;

. Possibilités du béton. Décoration des églises.

cation artistique :

'académisme et ses méfaits.

ne présentation des églises :

e zèle de la maison de Dieu.

de des possibilités religieuses de l'art actuel :

a recherche du sacré dans l'art contemporain.

(Enquête dirigée par M. Joseph Pichard)

ique sacrée :

n cahier spécial dirigé par le R. P. Fr. Flod : *Chant sacré.*

A l'occasion du Congrès National Liturgique.

Le Jour du Seigneur,

Etudes sur le caractère festif et glorieux que l'art chrétien a toujours connu jadis et sur sa collaboration aux célébrations populaires.

A l'occasion de la grande exposition des Vitraux français, qui aura lieu à l'automne au Grand Palais :

Un cahier sur le vitrail.

Ces mêmes sujets feront aussi l'objet des Chroniques, ainsi que la Poésie, le Théâtre, le Cinéma, les Expositions et présentations d'œuvres nouvelles, le problème des rapports avec les fidèles, etc.

Nous ferons une grande place à la correspondance et autres rapports vivants.





Chapelle japonaise, cf. pages 41 et 53.

PRIX : ...S

IMP. CURIAL-ARCHERE
PARIS - DÉPOT LÉGA
4e TRIM. 1946 - B.